

LES

TROIS GOUVERNANTES.

I.

Tout au loin, à l'ouest des États-Unis de l'Amérique du Nord, à l'est de ce district de Rio-Grande dont la possession fut si longtemps disputée par les Mexicains et les Américains pour échoir enfin à ces derniers sous la vaillante conduite du général Scott, s'élevait, sur les rives du Leone, une espèce de fort, construit de troncs d'arbres par un médecin issu de Germanie et dont le nom était Armand.

L'érection de ce fort, aujourd'hui abandonné, remontait à une époque où des tribus d'Indiens se partageaient encore ces contrées sauvages, si éloignées de toute civilisation que l'apparition d'un « visage pâle » y était un miracle, en même temps qu'une témérité.

Trois colons, également Allemands, s'étaient réunis au docteur Armand, — en tout quatre personnes, — et devaient suffire à la défense de l'habitation. Pendant une longue suite d'années, séparés du reste du monde, unis comme les quatre doigts de la main, — bien que

le docteur fût le maître, — ils s'étaient partagé en frères les travaux du dehors et de l'intérieur, supportant avec un égal courage, dans les premiers temps, les privations, les dangers et les fatigues d'une installation sommaire. A la sueur de leur front, et de leurs mains souvent écorchées, ils avaient creusé le sol, profondément enfoncé des poutres, réuni ces poutres par de solides madriers, et construit ainsi un mur d'enceinte très capable de résister à une attaque sérieuse. A l'intérieur, ils avaient construit des blockhaus, dessiné un jardin potager, planté des arbres fruitiers, semé un champ de maïs... Le soir, pendant qu'une meute de chiens vigilants faisait bonne garde autour du domaine, réunis, portes closes, dans le parloir commun, ils se fabriquaient des souliers et des vêtements de peau de cerf; ils causaient du passé et du présent : du passé, alors qu'ils vidaient encore à longs traits la coupe des joies mondaines; du présent, uniforme et laborieux, sans grandes jouissances, mais aussi sans désenchantements.

Toutefois, ce retour à la vie primitive des patriarches de la Bible n'avait eu qu'un temps. Bientôt, d'autres colons avaient suivi leurs traces; leur bienheureuse solitude s'était peuplée; la cognée destructive avait abattu des forêts entières; le soc des charrues avait nivelé la terre virginale; les fermes, les plantations avaient surgi de terre, autour d'eux, comme par enchantement.

Les habitudes du docteur Armand et de ses compagnons avaient nécessairement subi le contre-coup de

ces agglomérations successives. Maintenant que les Peaux-Rouges étaient refoulés plus avant, les travaux de défense devenaient inutiles. A peine la chasse les rémunérait-elle encore de leurs fatigues et du temps perdu, tant ils avaient de concurrents. Sous peine de se faire montrer au doigt, leurs simples vêtements n'étaient plus de mise. A quoi bon, en effet, se donner la peine de les confectionner soi-même, alors que New-York et la Nouvelle-Orléans leur expédiaient la mode par ballots?... Bref, ils avaient en quelque sorte formé une société pour s'assurer la paix, l'indépendance, la sécurité; or, maintenant que ce but n'était que trop atteint, la société devait naturellement se dissoudre. La civilisation les avait repris dans ses griffes; l'exemple les avait entraînés; le contact les avait séduits. Il était donc arrivé ceci : que les trois compagnons du docteur l'avaient successivement quitté, s'établissant à leur compte, se créant un « chez soi, » pendant que, de son côté, le docteur abandonnait sa première installation pour s'en créer une nouvelle.

De là la décadence actuelle du fort, dont la seule raison d'être était de rappeler les difficultés vaincues, comme aussi de remémorer par une inscription, sur une pierre monumentale, le nom du premier colon qui, sortant des rudes épreuves de la vie, avide de repos et de solitude, s'était aventuré dans ces déserts.

C'est à un quart de mille plus loin, en aval du Leone, en face de la vieille forteresse, sur une éminence boisée de magnolias, de lauriers roses, de myrtes et de cyprès toujours verts, que s'élevait aujourd'hui la récente ha-

bitation du docteur, entourée d'un parc et de promenades ravissantes, rafraîchie par des sources vives qui, réunies en un ruisseau clair comme du cristal, allaient se jeter dans le fleuve.

La maison, — je vous prie de n'en pas douter, — avait été construite dans toutes les règles de l'art par un entrepreneur américain ; les façades étaient peintes à l'huile ; les cloisons intérieures, enduites de plâtre : un luxe rare dans la contrée ; une spacieuse galerie vitrée partageait l'édifice en quatre parties égales. Dans les chambres, — nous allons dire les salons, — des glaces, des tableaux, des meubles élégants, tout ce que New-York exportait de plus frais et de plus nouveau. Cela méritait d'être vu et admiré.

Cependant, — contraste bizarre, — au milieu de ces nouvelles grandeurs, Armand regrettait son cher désert d'autrefois ; il ne dérogeait guère à ses anciennes habitudes ; il continuait à ferrer lui-même son vieux et fidèle cheval de chasse ; bien qu'il fût possesseur d'une superbe couchette en bois de mahony, il n'en couchait pas moins sur des peaux de buffle ; un bouton manquait-il à son habit, il le recousait de ses propres mains... En somme, le seul changement, véritablement radical, survenu dans son train de maison, consistait en ce qu'il en avait confié à une femme la surveillance domestique.

Était-ce bien une femme ? Mon Dieu, oui, à strictement parler, bien qu'il serait aventureux, autant que téméraire, de la confondre avec le dessus du panier de ce sexe enchanteur que nous sommes convenus d'appeler

des « anges, » non parce qu'elle appartenait à la race noire, — il y a des anges de toutes les couleurs, — mais parce que ses formes n'avaient rien de cette grâce éthérée qui est une des premières conditions de l'emploi.

Suky, — c'était son nom, — était un phénomène d'embonpoint, et, certes, la place ne manquait pas aux épaules pour y fixer des ailes; mais, quelle qu'eût été leur envergure, elles ne l'auraient pas soulevée d'un pouce. Ainsi, il y avait déjà plusieurs années que, pour cause d'abdomen, Suky était absolument privée du plaisir de contempler la pointe de ses pieds. Son âge?... elle n'en savait rien au juste, mais elle avait des souvenirs qui remontaient à quelque chose comme un demi-siècle. Sa mise?... un simple peignoir de coton jadis blanc, aujourd'hui couleur de fumée, approprié à ses occupations « brûlantes, » et qui, sans avoir la majesté du péplum romain, n'en flottait pas moins avec une insouciance étourdie, — nous allions dire indiscrete, — autour de ses ampleurs ridiculement charnues. Sa taille?... des plus exigües, mais symétrique en ce sens que ce qu'elle perdait en hauteur, elle le regagnait en largeur. Vaine et coquette encore malgré tout, affichant quelques prétentions, ce dont nous accusons son miroir, lequel, brisé en un grand nombre de fragments, ne lui permettait de se voir qu'en détail, et, naturellement, laissait à sa fantaisie de se figurer l'ensemble avec avantage. Un madras orange, frangé de guipures et artistement noué sur sa tête, complétait la caricature.

L'un des premiers colons survenus après Armand,

un riche planteur de coton d'Alabama, avait amené Suky avec lui, en même temps qu'une centaine d'esclaves, et, à la prière du docteur, en quête d'une femme de charge, s'était empressé de s'en défaire pour la modique somme de deux cents dollars.

« Comme négresse d'intérieur, avait dit le planteur, elle peut avoir de sérieuses qualités; au fond, c'est une bonne pâte de femme, — pâte était le mot, — mais ses proportions colossales dépassant de beaucoup l'étroit intervalle qui sépare les cotonniers, elle m'est inutile pour cette culture. »

En ce temps-là, Armand habitait encore le vieux fort avec ses trois colons, et Suky leur était apparue, sinon comme une divinité, du moins comme une providence. Figurez-vous ces hommes forcés, depuis trois ans, indépendamment de leurs rudes travaux, de se faire femmes eux-mêmes, c'est-à-dire de laver, de repasser, de coudre, de faire la cuisine, de vaquer à ces mille détails qui sont habituellement du ressort du sexe faible; figurez-vous-les désormais dispensés de ces corvées, charmés de voir aller, venir dans leur solitude, pour la première fois depuis si longtemps, une jupe quelconque attentive à leurs besoins, soignant le linge, servant les repas à point, et vous ne vous étonnerez pas que, par une reconnaissance excessive peut-être, ils l'eussent surnommée la *vierge noire*.

Le royaume de Suky était la cuisine, c'est-à-dire un étroit blockhaus, rempli en partie par une énorme cheminée, où brûlait, toute l'année, sur de lourds chenets de fer, un de ces troncs d'arbre renouvelés de la

guerre de Troie, où les bœufs se rôlissaient tout entiers. On peut dire sans exagération qu'elle remplissait tout à fait sa place; elle la remplissait même trop, en ce sens que, courbée à angle droit pour remuer une casserole ou ranimer le foyer, son arrière-train bouchait hermétiquement l'entrée du blockhaus.

Suky ne se plaignait pas de ce défaut d'espace; ennemie des longs trajets, elle se félicitait au contraire de n'avoir qu'à étendre le bras pour décrocher n'importe quoi sans se déranger. Sans l'offenser, et vitesse à part, nous la comparerions volontiers à un mousoir évoluant dans une chocolatière.

Suky avait ses manies; elle était routinière; le train-train de la veille devait être celui du lendemain; elle n'avait pas appris sans chagrin que son maître se faisait bâtir une autre maison; aussi, lorsque, par un beau matin, il lui fallut monter dans le chariot qui devait la conduire à sa nouvelle destination, ne quitta-t-elle pas, sans verser quelques larmes, son humble cuisine, cette seconde patrie où elle avait tant veillé et dormi, tant bouilli et rôti.

Cependant, lorsqu'une douzaine de bras réunis furent parvenus à la descendre de voiture, ce fut avec une satisfaction mêlée d'orgueil qu'elle prit possession d'un spacieux laboratoire culinaire, proprement enduit de plâtre et blanchi à la chaux.

Après cinq minutes d'extase, bouche béante et poings sur les hanches, ravie de l'ensemble, elle passa aux détails :

Une vaste cheminée, cloisonnée de carreaux de

faïence, alternativement bleus et blancs, sur lesquels son imagination voyait déjà resplendir des régiments de poêlons et de casseroles.

Au lieu d'une armoire en bois brut et mal équarri, un joli buffet peint en vert.

Au lieu d'un simple escabeau à trois pieds, un ample fauteuil où sa molle épaisseur trouvait toutes ses aises.

Puis une quantité d'ustensiles à peine déballés et tout battant neufs.

« Très beau, maître ! » dit la vieille à Armand qui l'observait du coin de l'œil ; « bonne cuisine là dedans.

— Il ne te manquera rien pour cela, Suky. Maintenant que nous voilà rapprochés du centre, à portée de tout, nous pourrons nous procurer une foule de douceurs dont nous nous privions, parce qu'il fallait aller les chercher trop loin ; l'office est d'ailleurs plein de provisions que j'ai faites d'avance ; tu auras tout sous la main... Reste ta personne qu'il faudra soigner davantage... je te ferai faire quelques robes... Me voilà exposé à recevoir des visites, et je veux que ma gouvernante me fasse honneur. »

Suky venait de se débarrasser d'un grand tartan de laine multicolore dont elle s'était enveloppée pour la route ; elle se montrait naïvement dans le trop simple appareil de son peignoir blanc tirant sur le noir.

« Merci, maître ! dit-elle ; Suky volontiers belle pour les jours de fête.

— Et aussi pour les jours de la semaine, reprit le docteur ; une robe de couleur serait moins salissante... quelque visiteur peut te surprendre dans la cuisine.

— Pas besoin de visites, maître; visiteurs bons à rien, feu bien chaud... Suky peu vêtue...

— Très peu en effet, » dit Armand cédant à l'envie de rire; « si peu, même, que je m'attends toujours à voir des ailes te pousser, auquel cas tu serais capable de t'envoler. »

L'énorme bouche de la négresse se déplissa, ses grosses lèvres rouges s'ouvrirent sur deux rangées de dents plus blanches que l'ivoire, et elle éclata d'un rire convulsif qui la fit trembler du haut en bas sur sa base comme un monceau de gélatine.

« Anges voler, Suky pas un ange... maître moquer lui de Suky, » disait la négresse dans les intervalles de son hilarité spasmodique.

Il fallut deux mulâtres apportant un tronc d'arbre pour la rappeler à la gravité de ses fonctions.

« Ici ! là ! sur les chenets ! plus haut ! plus bas ! pas de ce côté, de l'autre ! »

Suky était là dans son élément; elle avait des allures de capitaine sur son banc de quart et commandant la manœuvre. Bien que ne marchant qu'à petits pas, comme si elle avait craint de perdre l'équilibre, en moins d'une heure, par elle-même ou sous ses ordres, tout fut rangé à sa place. Le menu bois, auxiliaire du tronc d'arbre, n'avait pour ainsi dire pas à se déranger, tant il était à proximité de l'âtre; tout l'attirail culinaire étincelait aux murs en colonnes serrées. Les bûches flambaient pour ne plus s'éteindre de longtemps, et les bouilloires chantaient leur air monotone.

Suky avait pris les rênes du gouvernement.

Voilà donc Armand installé dans sa nouvelle résidence, pendant que le vieux fort sert de pâture au temps qui ronge tout. Son genre de vie s'en ressent tout naturellement; chaque jour ajoute à ses habitudes une couche de vernis; ses relations sociales et professionnelles se multiplient forcément; il fait et reçoit des visites. Ses prérogatives de premier défricheur et d'unique médecin de la colonie lui imposent une certaine étiquette qu'il est bien forcé de subir; il est le plus en vue, il se doit à tout le monde.

Cependant, à son grand regret, une seule chose reste stationnaire. Depuis que Suky a pris la direction des fourneaux, la carte de ses repas est d'une monotonie qui menace de lui ôter l'appétit; non que ce soit mauvais, mais chacun connaît l'histoire du pâté d'anguilles. Le docteur a de cette cuisine américaine, mélangée de nègre, par-dessus la tête; il en souhaite une pire, ne fût-ce que pour changer. Vingt fois, il a essayé d'amener Suky à y introduire quelques petites variantes; mais Suky, quoique femme ou à peu près, est comme l'homme d'Horace : *fortis et tenax*.

Ce qui le taquine surtout, c'est qu'il a eu souvent l'occasion d'accepter des invitations dans son voisinage, et que beaucoup de folâtres jeunes miss, sous le couvert de la plaisanterie, lui ont donné à entendre que, généralement, les installations nouvelles s'inaugurent par une « crémaillère, » c'est le mot consacré.

Tant s'en faut qu'Armand soit avare; il serait plutôt prodigue. Ah! s'il avait seulement quelque cordon bleu sous la main! ce qu'il craint, c'est un *fiasco*...

Cependant, les allusions à la « crémaillère » allant leur train, le docteur a fini par se décider; ses vaisseaux sont brûlés; il a lancé ses invitations.

« Suky, » dit-il à sa femme de charge, — et de poids, — après lui avoir coulé en douceur la fameuse nouvelle, « ma pauvre Suky, je n'entends pas vous laisser tout le poids d'une pareille corvée; je vous trouverai une aide, la cuisinière quelconque d'un de mes invités, inoccupée ce jour-là.

Armand avait le secret espoir que l'assistante jouerait peut-être le rôle principal, mais il le gardait pour lui.

Ensuite, bien des fois, interrogé avec malice sur l'âge et les agréments extérieurs de sa gouvernante inconnue, il avait toujours répondu évasivement, laissant croire tout ce qu'on voulait. C'était même un peu pour éclaircir leurs doutes que les curieuses jeunes miss poussaient tant à la crémaillère en question; peu leur importait le dîner, mais la femme de charge les intriguait fort... Or, lâchons le mot, il répugnait à l'amour-propre du docteur de s'avouer servi par une maritorne qui, sans aucun doute, prêterait à rire à ses jolies convives.

Mais Suky n'entendit pas de cette oreille-là; jour de Dieu! elle se tirerait d'affaire toute seule et n'avait besoin de personne; qu'importait le nombre des invités? sauf les plats plus grands et les mets plus abondants, un dîner n'était-il pas toujours un dîner? le sien ferait du bruit, on en parlerait longtemps dans la colonie!

Pour être exprimées en langue nègre, ces raisons n'en avaient pas moins leur poids; la douleur de Suky

faisait peine à voir; si bien que, pour ne pas mortifier cette brave et fidèle servante, l'excellent docteur avait fini par lui céder. Décidément, ce serait elle seule qui combinerait et exécuterait le menu.

Voici le jour solennel... Dès la première heure, Suky est à ses fourneaux; elle brave les flammes comme une salamandre; elle est presque légère; elle vaque aux préparatifs avec une ardeur sans pareille. Comparses obligés, mais irresponsables, des nègres vont et viennent autour d'elle; ils transportent l'eau, ils remplissent les jarres, ils attisent le feu... Pendant ce temps, grave et méditative comme un général qui prépare la bataille, les manches, retroussées jusqu'aux biceps — et quels biceps! — Suky manipule ses entrées et triture ses pâtes. C'est, d'abord, la tourte (pie), pièce de résistance lourde et compacte, qui, dans tous les galas américains, joue le principal rôle. Pour satisfaire tous les goûts, elle en « compose » même deux, l'une aux pêches et l'autre au gingembre.

L'auteur y goûte discrètement. Délicieuses! parfaites! c'est à s'en lécher les doigts... En attendant, Suky essuie les siens à son peignoir, et risque une lampée de *gin*, dont elle tient toujours en réserve un petit cruchon... Bah! un jour de bataille et dans cette fournaise!

Voici le tour d'un paonneau, tué de la veille, qu'il s'agit de dépouiller de son aigrette et de ses longues plumes aux mille couleurs, pour en orner l'orgueilleux chapeau qui fera l'admiration générale à l'église, le dimanche suivant : opération préalable au tour de broche

qu'elle lui ménage pour plus tard... sans oublier le jambon cuit dans les navets, et dont la chair salée aide à la soif... comme si la soif des Américains avait besoin d'être aidée!

Quoi encore? Ah! les éternelles pommes de terre à l'eau qui suppléent le pain.

Si ce menu ne fait pas époque, c'est que, décidément, les convives de son maître ne sont pas plus civilisés que les sauvages dont ils ont usurpé les terres... et, sur ce, une larme de *gin* pour réparer ses forces après tant de fatigues.

Pendant que Suky va d'une casserole à l'autre, trempant ses doigts un peu partout, goûtant, ajoutant, retranchant, secouant, salant et poivrant, les hôtes du docteur viennent d'arriver; mais il est trop tôt pour se mettre à table... que faire en attendant? on visite les appartements, après quoi les jeunes dames proposent un tour de promenade jusqu'au petit bois qui, de trois côtés, encadre la propriété d'ombre et de fraîcheur.

Armand se prête à tout, heureux de laisser à Suky le temps d'achever son œuvre, heureux surtout d'éloigner son monde de l'habitation, et d'avoir ainsi la chance que sa ménagère n'effrayera pas les regards de ses invités.

Partout, on approuve, on admire, on applaudit...

« Quel séjour enchanté! disent les jeunes miss, et qu'il doit faire bon vivre ici! »

Ont-elles une arrière-pensée?... Dame, vous savez, la liberté américaine...

Cependant, il faut revenir... On passe par la basse-

— La cuisine est le royaume des femmes.

— Qui m'aime me suive ! » dit Bérénice.

Et, digne fille d'Ève, elle s'en alla bravement cueillir le fruit défendu... il y a une grande variété de fruits défendus ; dans cette circonstance, c'était l'accès de la cuisine.

Mais, à peine eut-elle jeté un regard par la porte entr'ouverte, qu'elle recula de quelques pas, réprimant à grand'peine un rire convulsif, et faisant signe à ses compagnes de se préparer à un curieux spectacle... Puis, sur la pointe du pied, pour mieux surprendre Suky, suivie du joyeux escadron qui se pâmail d'avance, suivie aussi d'Armand qu'elle appelait du geste, M^{lle} Norwood revint à son poste d'observation.

Le curieux spectacle, le voici dans sa naïve horreur : Suky, dont le costume s'était encore simplifié, le poitrail flottant à l'aventure jusque sous les bras, tournant le... dos à la porte, c'est-à-dire aux curieuses, courbée sur le rôti de paon qu'elle arrosait de son jus, — le jus du paon, — Suky, disions-nous, toute dégouttante de sueur (avec un ou deux *t*, au choix du lecteur), le mélangeait de gouttes imprévues tombant de son front et de ses tempes avec le grésillement de l'eau sur la graisse bouillante... C'était à vous rassasier du paon jusqu'à la fin de vos jours.

Le flagrant délit constaté, l'air retentit d'une explosion de rires, trop longtemps retenue, et, pendant que Suky se réveillait en sursaut de ses fonctions d'arrosoir, toute cette belle jeunesse prenait la fuite comme une volée de colombes.

Armand les suivit, faisant à mauvais jeu la meilleure mine possible :

« Mes chères demoiselles, je vous en prie !... »

— Eh bien ! trop heureux docteur, de quoi nous priez-vous ? » demanda Bérénice, s'arrêtant tout court pour lui faire face et prenant un air grave.

Mais ce fut plus fort qu'elle ; le rire homérique, nerveux, désordonné, ce rire irrésistible qui ne cesse un instant que pour recommencer de plus belle, la reprit soudain ainsi que ses compagnes.

Les personnes mûres, et, parmi elles, la générale Norwood, s'étaient arrêtées sur la pelouse.

« Eh bien ! ma fille, que signifie... ? C'est d'une inconvenance ! docteur, je vous prie de l'excuser ; il est vrai que vous l'avez un peu gâtée par trop d'indulgence. »

— Ah ! maman, si tu savais ! c'est par trop drôle ! mais c'est fini, je ne rirai plus... là, me voilà sérieuse. N'est-ce pas, Arabella, n'est-ce pas, Nancy, n'est-ce pas, Dorothy, que nous ne rirons plus ? »

Malgré cela, de légers accès, aussitôt réprimés, reprenaient le dessus.

Armand suppliait du regard toutes ces belles espiègles.

Mais il avait suffi que chacune d'elles le dît seulement à une personne, avec recommandation de se taire, pour que le mystère fit le tour de la société.

Enfin, un jeune mulâtre, proprement vêtu d'une veste et d'un pantalon blancs comme neige, vint annoncer que le dîner était servi ; le docteur offrit le bras à la générale, et la table offrit bientôt l'aimable coup d'œil d'une réunion joyeuse et choisie.

Tout alla bien jusqu'à l'apparition du rôti, lequel faillit exciter de nouvelles salves d'hilarité, que la générale réussit à réprimer d'un regard sévère. Mais ce qui dépassait le pouvoir de M^{me} Norwood, c'était d'arrêter les hochements de tête et les sourires significatifs.

« Un peu de ce paonneau.

— Mille grâces, docteur.

— Et vous, générale?

— Fort peu, je vous prie.

— Et vous, mademoiselle?

— Un atome, un soupçon, presque rien. »

Et ainsi de suite, si bien que le paon resta presque inactif. Ce dut être pour une bête si fière une rude mortification, d'autant que, préjugé à part, elle était délicieuse.

Armand n'insista pas; il avait ses raisons pour cela.

Cependant Bérénice Norwood mourait d'envie de parler; les allusions se pressaient sur ses lèvres; le dessert aidant, et quelques doigts de vin :

« Monsieur Armand, commença-t-elle, permettez que, au nom de mes amies, je vous exprime encore notre admiration au sujet du véritable confort qui règne en cette maison.

— Bérénice! ma fille!... »

Ami lecteur, l'avez-vous remarqué comme moi? soit chaleur du sang, entrain plus général, ou liberté plus grande, quand les repas touchent à leur fin, les mères ont généralement moins d'influence sur leurs filles que lorsqu'ils commencent... Donc, miss Norwood fit semblant de ne rien entendre, et avec un sourire narquois qui ne présageait rien de bon :

« Oui, reprit-elle, tout est organisé chez vous avec un tact parfait... pourtant, une chose m'étonne : c'est que, la civilisation faisant chaque jour de nouvelles conquêtes dans ce pays, autrefois sauvage et désert, — et chez vous sur tout, cher monsieur, — il s'y trouve, néanmoins, des vestiges de... de... comment dirai-je ? Ainsi, les modes ont beaucoup changé depuis le paradis terrestre, et je ne m'explique guère l'exiguïté du trousseau dont vous avez gratifié votre gouvernante.

— Bérénice ! Bérénice !... » clamait la générale dans le désert.

« Certes, poursuivit miss Norwood, il est très poétique de s'entourer de sylphides et de nymphes bocagères ; mais, outre que notre époque est plus terre à terre, cela nous donne à nous, forcées de couper nos ailes, une infériorité marquée dont je vous demande la permission de nous plaindre.

— Bérénice ! Bérénice !... »

Mais le rire gagnait l'assistance ; on criait : bravo ! L'orateur femelle se sentait encouragé, et, si navré qu'il fût de l'aventure survenue à sa pauvre Suky, le docteur lui-même ne pouvait faire autrement que de se rallier de bonne grâce à l'entrain général.

« Ma chère demoiselle, dit-il, vous perdez de vue le climat torride qui règne dans l'empire de ma noire déesse... sous peine de rôtir elle-même, les tuniques les plus aériennes lui sont indispensables.

— Et aussi les plus aérées, ajouta Bérénice ; au fait, oui, je crois me rappeler, elle avait une tunique, et d'une coupe tout à fait irréprochable ; j'en fais mon com-

pliment à celui qui l'habille, qui la déshabille, veux-je dire... Quant à la chaleur excessive, elle n'en avait pas moins un diadème de rosée du meilleur effet... d'ailleurs, rien ne l'empêche de se munir d'un éventail... surtout lorsqu'elle arrose les rôtis de paon. »

Les applaudissements éclatèrent à cette dernière saillie; la générale, quoique mécontente, était presque fière d'avoir donné le jour à cette fille d'esprit. Quand on servit le café, toutes les langues s'étaient déliées; il n'y avait plus qu'une voix pour conseiller au docteur de confier à des mains moins noires le gouvernement de sa maison.

Les hommes d'âge opinaient pour une épouse légitime; il aurait au moins un but dans sa vie; il se perpétuerait; il travaillerait avec plus de cœur en sachant pour qui.

Les dames ne craignaient pas d'avancer, — avec modestie, — qu'une femme est le meilleur assaisonnement de l'existence, le plus doux, le plus savoureux, le plus délectable : le bon ordre régnerait autour de lui; on étudierait ses goûts, on serait aux petits soins... il aurait un avant-goût du ciel sur la terre.

Ce disant, elles regardaient tour à tour Armand et la guirlande de vierges qui entourait la table, signifiant par là qu'il ne devrait peut-être pas aller bien loin pour réaliser ce beau rêve.

Quant aux demoiselles, elles n'approuvaient que par leur silence, se contentant de baisser les yeux, de se tenir plus droites, et de rougir quelque peu.

Nous en exceptons Bérénice, l'enfant gâtée qui se croyait tout permis.

« Non, non, dit-elle, il ne faut pas que monsieur Armand se marie; moi et mes amies ici présentes, nous nous y opposons formellement; songez donc que nous n'aurions plus aucun droit de souveraineté dans cette jolie habitation... Je proteste!... n'est-ce pas, Mesdemoiselles, que nous protestons? »

Arabella se prit à sourire, pour montrer ses dents.

Nancy fit semblant de rajuster ses bagues, parce qu'elle avait des mains très mignonnes.

Dorothy déroula négligemment l'un de ses tire-bouchons, en témoignage d'une chevelure non moins épaisse que soyeuse.

« Une proposition, reprit M^{lle} Norwood; que notre cher docteur fasse l'acquisition d'une cuisinière moins foudante... Quant aux autres détails d'intérieur, nous nous chargerons de les surveiller tour à tour; nous serons de quartier, comme autrefois les capitaines des gardes et les chambellans. Nous y mettrons de l'émulation, nous lutterons de zèle... et il pourra désormais manger du paon rôti sans commencer par le faire sécher; ce sera charmant!

— Oui! oui! » approuvèrent les jeunes folles, aussi enthousiasmées de ce projet pour rire que s'il était réalisable.

« Prenez garde! » répondit Armand sur le même ton de plaisanterie; « il viendra peut-être un temps où je vous prendrai au mot. »

La journée s'écoula, à la satisfaction générale, dans ces tournois d'esprit; on n'eut qu'un regret : celui de la voir finir trop tôt.

Le soir, à l'heure du départ, le docteur fit seller un cheval et reconduisit ses convives jusqu'au delà de ses vastes domaines.

II.

Bien qu'il eût fait le semblant de s'en amuser comme tout le monde, la scène de la cuisine n'en avait pas moins très désagréablement impressionné le docteur. Aussi, en revenant de reconduire ses hôtes, songeait-il sérieusement à remplacer Suky.

Quand il habitait le vieux fort, la présence d'une femme, quelle qu'elle fût, au milieu de célibataires, assez peu au courant des détails d'un ménage, avait été un véritable progrès; il y voyait l'avantage de ne plus s'occuper de sa table que pour s'y asseoir à l'heure des repas. Puis on finit par s'habituer aux gens, on se fait à leurs excentricités, on subit leurs manies; en sorte que, même depuis sa nouvelle installation, ne lui accordant d'ailleurs qu'une attention médiocre, ne l'ayant jamais vue que comme elle était, il s'était volontiers résigné à conserver la vieille négresse dans ses importantes fonctions.

Mais le malencontreux événement de la sauce à l'eau venait de lui ouvrir les yeux; Suky était décidément impossible; il fallait l'écartier à tout prix, non de la maison, mais de ses fourneaux; puis, de fil en aiguille, — on sait que l'imagination n'est qu'une vagabonde remontant le courant de ses jeunes années, — il s'était

complu dans le souvenir de l'excellente organisation domestique en usage dans sa patrie... Oui, pourquoi pas? parmi les nombreux émigrés allemands jetés par le sort dans cette partie du nouveau monde, rien ne devait être plus facile que de trouver la réalisation de son rêve. Une gouvernante allemande, telle était la solution du problème; Armand s'étonnait de ne pas y avoir songé plus tôt.

De retour chez lui, après avoir endossé une légère robe de chambre à mille raies, il arpentait de long en large sa salle à manger, reconstituant le passé, savourant à l'avance la métamorphose qu'une compatriote, propre et entendue, allait faire subir à tout ce qui l'entourait.

En ce moment, Addisson, un jeune mulâtre, dressait le couvert pour le repas du soir. D'un côté, la nappe damassée pendait jusqu'à terre, au détriment de l'autre; jamais le docteur n'y avait fait attention. Maintenant, il haussait les épaules. Est-ce qu'une ménagère allemande se serait jamais permis une pareille négligence? Et ce service bâclé à la diable! le sel courant après le poivre, le sucre jouant aux barres avec le beurrier, les tasses sans soucoupes, les soucoupes sans tasses, et ceci, et cela... aucun ordre, aucune symétrie.

Armand est sur le point de malinener l'esclave; mais à quoi bon se donner cette peine? la future gouvernante aura bientôt fait de réformer tout cela.

Le thé, les gâteaux de sarrasin, tout chauds et tout fumants, sont déjà sur la table, qu'il se promène encore soucieusement, les mains sur le dos. Malgré la longue

traite à cheval qu'il vient de fournir, il n'a pas faim, rien ne lui sourit... Cependant, il s'assied machinalement, par habitude, et se verse une tasse de thé en songeant aux crêpes succulentes et dorées que lui rappellent, — de loin, — les gâteaux de sarrasin.

Entre Suky.

Elle apporte gravement, à deux bras tendus, un plat solennel, qu'elle place devant Armand.

Ce dernier recule et fait une grimace.

« Maître, les invités pas savoir ce qui est bon; ont laissé les meilleurs morceaux du rôti; Suky a gardé pour maître. »

Le docteur se rappelle involontairement l'attitude dans laquelle s'est laissé surprendre sa femme de charge; il croit entendre encore le grésillement des gouttes de rosée; il va se fâcher, gronder, accabler de reproches la pauvre négresse... Mais, soudain radouci par la perspective d'un prochain changement, il se contente de repousser le plat, en disant :

« Merci, ma bonne, merci; je sors d'en prendre; je suis rassasié; j'ai trop bien dîné.

— Fait rien, maître, » répond la vieille, toute fière de son succès; « Suky garder pour le déjeuner de demain... n'en sera que plus bon. »

Le déjeuner de demain ! Quoi ? il sera donc indéfiniment poursuivi par le cauchemar de cet horrible paon ? pour le coup, c'est trop fort ! Armand mangeait à longues dents ; il ne mange plus du tout... il vide d'un trait sa tasse de thé, et court s'asseoir devant son bureau, où il écrit à un certain M. Dœbler, de la Nouvelle-Orléans.

Le M. Dœbler est son correspondant, son chargé d'affaires, il se l'est attaché par les liens de la reconnaissance, en lui procurant de nombreux clients parmi les planteurs de son voisinage. Le docteur le prie de lui trouver une gouvernante allemande, récemment arrivée d'Europe, et s'étend longuement sur les qualités qu'elle doit réunir : « plutôt jeune que vieille, et d'un extérieur agréable ; experte en tout ce qui concerne les détails d'un ménage, la cuisine comprise ; assez bien élevée pour que, les jours où il ne sera pas obligé de sortir, il sache au moins à qui parler... » Suit un aperçu sommaire de son entourage, de sa façon de vivre, afin que la dame, la veuve, la demoiselle, — peu importe la qualité, — soit bien renseignée d'avance sur la position qu'elle accepte. M. Dœbler fixera lui-même les conditions, selon la personne.

P. S. Expédier le plus tôt possible, par bateau à vapeur, à mes frais et contre remboursement. »

Le lendemain est précisément le jour du messenger qui, deux fois par semaine, fait le service postal entre la colonie et l'embouchure du fleuve (le Leone), où les paquebots font escale.

Quelques jours se sont à peine écoulés depuis le départ de sa lettre, que l'impatient docteur monte à cheval pour aller informer l'agent de la compagnie, présent sur les lieux, qu'il attend, par un des prochains bateaux, une dame de la Nouvelle-Orléans ; il le prie d'avoir pour cette dame tous les égards possibles, de lui procurer, à son choix, des chevaux ou des mulets pour elle et ses bagages, ainsi qu'un guide sûr qui

l'accompagnera jusque chez lui, le docteur Armand.

Le sort en est jeté! Suky est à la veille d'être relevée de ses fonctions, et elle ne sait pas encore le premier mot du sort qui l'attend... Le docteur ne sait comment s'y prendre pour lui annoncer sa dépossession. Par instants il s'accuse d'ingratitude et de cruauté; mais alors les repas maussades, les jambons aux navets, les éternelles tourtes, les paonneaux surtout, lui reviennent en mémoire, et il se confirme dans le parti qu'il a pris.

En attendant, il trouve le temps bien long, il calcule la durée habituelle des traversées, et, pour se distraire de l'attente, il fait construire, à proximité de la cuisine, un petit blockhaus destiné à Suky.

Le blockhaus achevé, orné, — un bijou de blockhaus, — le docteur profite de la circonstance pour préparer sa vieille ménagère au coup qui doit la frapper. Il commence l'attaque en ces termes :

« Suky, j'ai pensé à vous; j'ai fait faire ce blockhaus à votre intention... vous y serez plus seule et plus à votre aise... le repos est une bonne chose... l'âge arrive où vous ne serez pas fâchée d'échanger contre un bon lit, un vrai lit, les nattes de votre cuisine. »

Suky se montre reconnaissante; toutefois, elle donne à entendre qu'elle aime autant conserver ses vieilles habitudes, et que, quant au repos, ayant bon pied, bon œil, elle compte bien s'en priver encore pendant de longues années.

« Tu travailleras aussi longtemps que cela te fera plaisir, ma vaillante Suky. Pourtant, il pourrait se pro-

dnire telle circonstance où tu serais bien forcée de céder à une autre une partie de tes attributions... supposons que jé me marie.

— Suky très heureuse! Suky montrer tout à jeune maîtresse. »

Armand reprit :

« Ne me mariant pas, il serait même possible que je prise à mon service une lady blanche qui voulût t'aider à faire la cuisine.

— Oh! Suky bien tranquille!... Suky et charbon, noirs tous deux... Ladys blanches salir la peau; ladys blanches coudre et broder, pas faire la cuisine.

— Cependant, Suky, dans ma patrie il n'y a pas de négresses, ou, du moins, elles sont rares; il n'y a que des servantes blanches, et le service se fait... il se fait même si bien que, si je trouvais une brave jeune Allemande, disposée à entrer chez moi, je n'hésiterais pas à la prendre, » ajouta bravement le docteur, regardant attentivement sa vieille bonne pour juger de l'impression produite par cet aveu.

Suky ne pouvait guère changer de couleur; la nuance de son épiderme y mettait obstacle; toutefois, son chagrin et sa surprise n'étaient que trop visibles. Aussi Armand ajouta-t-il bien vite :

« Tu ne serais pas mise de côté pour cela... certains travaux resteraient à ta charge. Si tu savais, Suky, quelle variété de bons petits plats, inconnus ici, on fait en Allemagne! tu apprendrais, tu te perfectionnerais sous la direction d'une vraie cuisinière. »

Suky ne savait trop si elle devait rire ou pleurer; elle

regardait son maître, la bouche ouverte, remuant par contenance marmites sur marmites, jusqu'à ce que, victorieuse de son embarras, elle finit par répondre :

« Quand maître commande, négresse obéit. »

Prise d'une activité fiévreuse, elle se mit alors à faire cent choses à la fois, bousculant, rangeant, nettoyant, comme pour mieux témoigner de son utilité ; mais lorsque, en quête d'un regard approbatif, elle se retourna du côté où elle croyait son maître, celui-ci, charmé de sa demi-victoire, avait disparu.

L'époque était enfin venue où Armand pouvait avoir des nouvelles de son mandataire. Deux fois par semaine, il guettait le passage de Charly, le *postman*, mais Charly n'apportait rien... A quoi diable pensait Dœbler?... les Allemandes avaient-elles donc cessé d'émigrer?... Armand en perdait l'appétit, la maison lui pesait, Suky l'agaçait. Aussi, les trois quarts du temps, retardait-il sa tournée habituelle pour n'arriver chez l'un ou l'autre de ses clients qu'à l'heure du repas, et s'y inviter sans façon.

Un jour qu'il dînait chez les Norwood :

« Qu'avez-vous donc, docteur ? lui demanda Bérénice ; vous avez l'air soucieux, inquiet ; vous ne mangez pas ; regretteriez-vous les rôtis de votre sylphide ? »

Suky n'avait plus d'autre nom que ce sobriquet.

« Loin de les regretter, Mademoiselle, je les redoute à ce point de fuir ma maison, c'est même à cela que vous devez de me voir si souvent à votre table.

— Ça me raccommode avec Suky, » dit obligeamment la générale.

« Vous êtes mille fois bonne, reprit Armand; mais mon supplice est près de finir.

— Le supplice de dîner ici? releva M^{lle} Norwood.

— Non pas, mais celui de ne plus oser vous inviter dans la crainte d'être refusé; j'attends une nouvelle gouvernante.

— Ah! très bien!... Je vous félicite... Vous avez enfin cédé à nos conseils.

— Jeune? jolie? demanda Hérénice.

— Je ne sais pas.

— Une personne entendue, experte, dont c'est le métier?

— Je ne sais pas.

— Plus distinguée que Suky?

Je le présume.

— Une fleur moins sujette à se couvrir de rosée?

— J'en aurais l'espoir.

— De quel pays?

— Allemande, je suppose.

— Je ne sais pas, je présume, je suppose. Nous voilà bien renseignés!

— Tout autant que moi-même, ma chère demoiselle. »

Après une heure ou deux de ces escarmouches qui ne déplaisaient pas au docteur, ce dernier regagna sa demeure.

Il faisait déjà nuit. Addisson, le mulâtre, conduisait le cheval à l'écurie; Armand mettait ses pantoufles, lorsqu'il fut distrait de ses réflexions par le piétinement de mulets ou de chevaux qui s'arrêtaient devant chez

lui. Il courut à la fenêtre, et son premier regard tomba sur une svelte amazone, ornée d'un voile vert et d'une toque à plumes; elle avait, ma foi, très bon air, et maniait sa monture avec une audace charmante... Derrière elle, un nègre tellement enfoui sous les paquets, les malles, les cartons, devant, derrière, à droite et à gauche, qu'on le devinait sans le voir.

« La gouvernante! s'écria le docteur; Dieu soit loué! »

Et, descendant quatre à quatre, faisant bon marché de sa dignité, il devança l'esclave qui se dirigeait vers la porte pour l'ouvrir à la nouvelle venue.

A peine était-elle dans l'enclos, que celle-ci arrêta son cheval, fit un gracieux salut, et, mettant la main sur son cœur :

« C'est sans doute à M. le docteur Armand que j'ai l'honneur de parler, à l'homme généreux qui n'a pas craint de me tendre une main protectrice, alors que, pauvre jeune fille abandonnée, jouet de la destinée, je ne savais plus où reposer ma tête.

— En effet, Mademoiselle, je m'appelle Armand, » répondit ce dernier un peu étourdi de cette mousqueterie; « soyez la bienvenue chez moi, car il m'est permis de supposer que vous m'êtes adressée par M. Dœbler, de la Nouvelle-Orléans. »

Le docteur n'avait pas été sans envelopper d'un rapide coup d'œil la belle prestance de l'inconnue; le voile vert et les longs cils baissés lui avaient même permis de deviner quelque chose comme deux diamants noirs du meilleur effet.

« Mademoiselle, » ajouta-t-il avec une déférence marquée, « oserais-je vous demander votre nom ? »

— Floeté (flûte), Théodora Floeté, ou simplement Dora par abréviation.

— Eh bien, mademoiselle Floeté, permettez-moi de vous aider à descendre de cheval. »

L'étrangère tendait déjà ses deux mains comme pour se précipiter dans ses bras.

Armand recula, presque effrayé de ce laisser aller.

« Non, dit-il, veuillez me suivre; ce sera plus commode. »

Et, prenant le cheval par la bride, il la conduisit jusqu'à un banc de bois, où elle n'eut, pour ainsi dire, qu'à se dégager de l'étrier pour mettre pied à terre.

Cela fait, il lui serra virilement la main, à l'américaine, et reprit avec une franche cordialité :

« Encore une fois, mademoiselle Floeté, — Dora sera pour plus tard, — soyez la bienvenue... Trop heureux si je puis vous rendre ce séjour agréable; dans mon intérêt, plus encore que dans le vôtre, je ne négligerai rien pour y parvenir.

— Votre bienveillance me touche profondément, monsieur Armand; j'en suis pénétrée jusqu'au fond de l'âme... Quel sentiment plus noble, plus doux, plus enivrant que la reconnaissance! je vous dois de l'éprouver en ce moment... souffrez que mes lèvres en témoignent, mes lèvres et mes larmes, » ajouta cette fille étonnante en saisissant, avec un enthousiasme romanesque, la main du docteur, comme pour y mettre un baiser.

« Mademoiselle! mademoiselle! » dit Armand, fort

embarrassé de cet hommage et cherchant à s'y dérober, « attendez au moins que j'aie fait quelque chose pour vous... Jusqu'ici, en vous faisant venir, je n'ai été qu'un égoïste, je n'ai pensé qu'à moi... vous verrez bientôt par vous-même à quel point j'avais besoin d'une femme d'ordre, d'une personne sociable pour civiliser un peu l'existence quasi sauvage que je mène ici; c'est moi qui vous serai redevable. »

Et comme il voyait Saky mettre le nez à la porte de sa cuisine, d'où elle écarquillait sur l'étrangère de grands yeux surpris :

« Quand vous verrez ma gouvernante actuelle, poursuivit le docteur, elle vous effrayera; vous serez tentée de prendre la fuite... Elle n'est pas plus faite pour son emploi que moi pour être pape... Cependant, c'est une excellente femme, d'une fidélité à toute épreuve, et que vous trouverez, en toute circonstance, obéissante et soumise... Je la recommande à votre bienveillance.

— Soyez tranquille, monsieur Armand, je l'aimerais, je l'aime déjà... Ah! que n'ai-je la seconde vue que ne puis-je deviner vos moindres désirs pour vous éviter, à l'avenir, la peine de les exprimer! »

Armand s'inclina, en homme du monde qu'il était, et, montrant le chemin, il conduisit Théodora jusqu'à la porte de l'appartement qu'il avait fait disposer pour elle :

« Vous voici chez vous. »

« Elle est vraiment charmante! » se disait le docteur en allant donner l'ordre à Addisson de monter les bagages; « si elle entend le service à moitié aussi bien

qu'elle sait s'exprimer, je n'aurai pas lieu de me plaindre... Un peu exaltée peut-être... on devine qu'elle est tout récemment arrivée d'Allemagne... Mais le prosaïme américain aura bien vite raison de ses aspirations poétiques; alors il ne lui restera plus que les qualités natives de l'Allemande; elle sera parfaite... »

Il s'agissait maintenant de ne plus laisser d'illusions à Suky sur ses nouvelles destinées; précisément, la bonne vieille revenait de la basse-cour et traversait l'enclos.

« Ma bonne, » dit le docteur en l'accostant, — non sans quelque embarras, — « je viens de recevoir une visite...

— Oui, maître, une belle lady blanche...

— Pas trop mal, » reprit Armand en affectant l'indifférence; « elle est de mon pays, et passera sans doute quelque temps ici pour y organiser ma maison à la mode allemande... Je suis surtout curieux de savoir si elle fait bien la cuisine; nous la mettrons à l'épreuve, n'est-ce pas?

— Comme maître voudra.

— Vous vous entendrez très bien; elle sera bonne pour toi, tu seras prévenante pour elle.

— Oui, maître; prévenante... Suky pas comprendre.

— C'est-à-dire que, lorsqu'elle te dira : « Suky, fais ceci, ou cela, » tu le feras.

— Oui, maître. »

L'humble négresse suait à grosses gouttes tant elle faisait d'efforts pour ne pas lâcher la bride aux lamentations qui se pressaient sur ses épaisses lèvres rouges. Elle prit le coin de son peignoir et s'en essuya le vi-

sage... visage et peignoir se valant, il n'y avait pas à craindre que l'un salt l'autre.

« A propos, insinua le docteur, maintenant que tu auras moins de cuisine à faire, tu pourras te vêtir un peu davantage ; les Allemandes sont en général moins... moins décolletées. Ce sera le moment de mettre les robes que je t'ai fait faire.

— Suky mettre des robes, tout ce qu'on voudra, » répondit la pauvre négresse avec une mélancolie si touchante qu'Armand lui tourna brusquement le dos pour ne pas laisser voir qu'il s'attendrissait ; du reste, il n'était plus temps.

M^{lle} Floté apparut bientôt dans toute sa splendeur ; c'était une jolie personne qui pouvait avoir dix-neuf ans ; un peu grande peut-être, mais droite, onduleuse et flexible comme un peuplier, je ne sais quoi d'original et de théâtral ; l'allure cavalière ; quelque chose comme un bout de bonnet en quête du moulin vers lequel il doit s'envoler.

La mise, en harmonie avec le reste : une robe de soie noire semée de bouffettes couleur de feu ; sur les cheveux, une fontange de la même nuance ; la cravate pareille, et, sur cette cravate, une grosse broche en imitation, appelant les regards sur une poitrine qui ne cachait pas son opulence... au contraire. Des bagues à toutes les phalanges.

Du plus loin qu'elle vit le docteur, M^{lle} Floté entonna un dithyrambe :

« Ah! cher monsieur Armand, que tout cela est beau, ravissant, grandiose! ce n'est plus la terre, c'est le

paradis... Je n'ai jamais rien vu de pareil, si ce n'est dans mes rêves... Que j'adore ces sommets glacés auxquels le crépuscule fait un diadème de diamants et de rubis... ces palmiers, ces orangers aux fruits d'or, qui palpitent sous la brise du soir... et le doux murmure de cette source qui déroule sa ceinture d'argent en caressant les fleurs qui émaillent ses bords parfumés, et le...»

Le docteur crut devoir arrêter ce torrent.

« Mademoiselle, interrompit-il, ce pays est en effet des plus favorisés; la nature y est prodigue de ses dons... Je souhaite que ce soit là, pour vous, une compensation suffisante à de certaines privations que nous sommes bien forcés de subir dans ce désert.

— Des privations ! qui donc oserait s'y montrer sensible au milieu de tant de splendeurs?... O nature, reçois le tribut de mon admiration !... Et ces chevaux, ces mules, tout ce bétail, que je vois revenir, là-bas, du pâturage, en secouant les clochettes d'argent dont il égrène les notes dans le silence du soir !

— Quel pathos ! pensait le docteur.

— C'est une idylle en action, poursuivit Théodora, du Gessner tout pur.

— Vous avez lu Gessner ?

— Je le sais par cœur.

— Puisse-t-elle avoir lu aussi la *Cuisinière bourgeoise* ! se dit Armand.

— Le joli temps des houlettes et des bergerades serait-il donc revenu?... A propos, cher monsieur Armand, avez-vous des moutons ? je serais bien heureuse d'en avoir un qui me suive partout. »

Le docteur se mordit la langue pour ne pas éclater de rire.

« A la longue, reprit-il, cela pourrait vous gêner beaucoup dans l'accomplissement de votre tâche; ici, les moutons ont une destinée plus vulgaire : nous en faisons des côtelettes.

— Excusez un souvenir d'enfance, cher monsieur Armand; dans mon pays natal, les jeunes filles adoptent volontiers un agneau sans tache comme l'emblème de leur innocence.

— D'où êtes-vous donc, Mademoiselle? » s'enquit le docteur, espérant détourner ainsi la conversation de son cours vaporeux.

« De Marbourg, Monsieur, dans le beau pays de Hesse...

— De la Hesse-Electorale? Parbleu! moi j'en suis aussi... de Cassel même; je remercie le hasard de me faire une si douce surprise... Et, sans indiscretion, Mademoiselle, oserais-je vous demander par quel concours de circonstances vous avez quitté votre belle patrie? »

Théodora recula d'un pas et baissa pudiquement les yeux.

« Le cœur! trop de sensibilité!... » murmura-t-elle d'une voix plaintive, en superposant les mains sur sa poitrine oppressée.

Armand se reprocha d'avoir sans doute réveillé de cruels souvenirs.

« Le temps est un grand maître, » reprit-il en manière de consolation.

— Oublier ? oh ! non , jamais ! ma blessure saignera jusqu'au dernier jour de ma vie ! » soupira derechef M^{lle} Floté , le regard perdu dans l'azur du ciel.

Addisson vint annoncer que le souper était servi.

« Mademoiselle , dit-il , ce soir , je vous considèra comme mon invitée... Ce n'est qu'à dater de demain que vous prendrez les rôles du gouvernement. »

Pendant le repas , l'entretien ne roula que sur la patrie commune. Armand avait à faire mille questions , et la gouvernante mille réponses , ce dont elle s'acquitta avec la vivacité et l'enthousiasme que nous savons être le fond de son caractère.

Au sortir de table , le docteur la promena par l'habitation , s'arrêtant plus spécialement aux endroits qui allaient être de son domaine , — à elle , — et l'initiant aux détails du service qu'elle aurait à faire.

Habituellement , les soirées traînaient en longueur ; celle-là passa comme une ombre.

Le lendemain matin , il se trouva que M^{lle} Floté avait dormi comme un ange , qu'elle était , et caressée par des rêves du vert le plus tendre.

Le vert est la couleur de l'espérance,

« Et maintenant , cher monsieur , à la cuisine , dit gaiement Dora ; voilà l'heure venue.

— Pas encore , Mademoiselle ; j'ai promis à ma vieille bonne de ne la détronner qu'après le déjeuner... Elle m'a occasionné bien des déboires , » ajouta le docteur , faisant surtout allusion à l'aventure du paon , « mais je ne lui en suis pas moins attaché ; je tiens à ménager son amour-propre autant que possible.

— Ce qui témoigne de la bonté de votre cœur, cher monsieur.

— Ayez donc des égards pour elle, je vous le demande encore une fois.

— Je lui rendrai la transition si douce, si imperceptible, que c'est à peine si elle s'en apercevra.

— Mille fois merci pour cette bonne parole. »

Lorsque Armand et sa nouvelle gouvernante firent leur entrée dans le sanctuaire, Suky, assise devant la cheminée, regardait tristement le feu... Elle se leva tout d'une pièce, les bras ballants le long du corps, comme une condamnée qui se prépare à écouter sa sentence.

« Bonne Suky, voici M^{lle} Floté qui consent à prendre sa part de tes fatigues... elle s'occupera plus spécialement de la cuisine. »

La négresse essaya de répondre; mais sa voix était absente, elle se contenta de baisser la tête.

Mais Dora ne l'entendait pas ainsi.

« Eh bien! eh bien! » dit-elle, brusquant la situation avec une rondeur charmante, et prenant les mains noires dans ses menottes blanches, est-ce que je vous fais peur, chère « madame » Suky?... Vous étiez seule à veiller au bien-être de M. Armand; nous allons être deux, voilà tout... où sera le mal?... Sapristi! que vous vous portez bien!... quelle mine de prospérité!... j'ai du chemin à faire avant d'en arriver là. »

Dès le premier mot, Dora avait trouvé le moyen de gagner le cœur de son ennemie naturelle.

Suky, transfigurée, pleurait de joie et lui baisait les mains.

« Là... maintenant à la besogne!... mettez-moi au courant, montrez-moi la place de tout... Vous allez voir les « nonnettes, » les « éclairs, » toutes les bonnes friandises que nous allons faire à nous deux ! »

Armand se frottait les mains.

« Parfait! ne dit-il; voilà une fille d'esprit; elle s'entend joliment à dorer les pilules. »

Et il alla à son affaire.

A son retour, il eut la curiosité d'aller voir, par lui-même, où en étaient les choses.

Suky, reléguée dans un coin, pelait humblement des pommes de terre; elle n'avait pas osé se débarrasser de son flechu, dont les deux pointes étaient néanmoins rejetées sur les épaules, ce qui établissait un courant d'air dans les monstruosités flottantes que M. de Voltaire appelait de « grands pendards. » La pauvre vieille ne riait plus; elle regardait tristement son maître en ayant l'air de lui dire : « Voilà pourtant où j'en suis réduite ! »

Quant à la cuisine, elle était déjà transformée de fond en comble. Un feu doux et tempéré remplaçait les grands jets de flamme qui noircissaient tout. Plus de guenilles, tachées de graisse et de suie, séchant sur des cordes; mais de bons vrais torchons à portée des mains qui les réclamaient; la batterie de cuisine luisante et rangée; la table écurée et quasiment neuve... On aurait mangé par terre... Puis, au milieu de tout cela, la belle Théo-dora en tablier blanc, les manches relevées sur des bras potelés qui donnaient appétit rien que de les voir.

N'oublions pas deux bouquets cueillis de tout à l'heure, et dont s'égayait la haute cheminée.

III.

Le docteur fut agréablement surpris d'un changement si prompt.

« Chère demoiselle, dit-il à Dora, recevez tous mes compliments; quelle métamorphose! quel ordre et quelle propreté! on se croirait en Allemagne; à l'avenir, je pourrai donc me mettre à table sans que le seul souvenir de la cuisine me coupe l'appétit.

— L'ordre et la propreté, monsieur Armand, sont le plus bel apanage d'une jeune fille; sous sa surveillance, tout doit être réglé, dans une maison bien tenue, comme le cours des astres et des étoiles d'or qui parsèment le firmament.

— Que diable les étoiles d'or et le firmament viennent-ils faire ici? pensa le docteur.

— A propos, Monsieur, avez-vous lu Claren? » demanda Floëté en remuant avec grâce, le petit doigt en l'air, des petits pois qui mijotaient sur le feu.

« Je n'ai pas eu cet avantage, » répondit le docteur en souriant.

« Quoi! ni sa *Lisette*, ni sa *Mimili*? »

— Je m'avoue coupable.

— Eh bien, tant mieux! cela me fournira l'occasion

de vous offrir quelques-uns de ses ouvrages; je les ai apportés d'Allemagne comme de saintes reliques.

— Vraiment?... si reliques que cela?

— Ils m'ont aidée à charmer les longues heures de notre traversée sur le vaste Océan... c'était un peu de la patrie absente, » ajouta la jeune fille avec enthousiasme.

« Si je ne me trompe, et d'après ce que j'en ai entendu dire, reprit Armand, les écrits de ce Claren conviennent infiniment mieux à de jeunes têtes romanesques qu'à de vulgaires habitants des bois, comme j'ai le bonheur ou le malheur d'en être un.

— Vous verrez ! vous verrez !

— En attendant, chère demoiselle, vous seriez bien aimable de dresser une liste de tout ce que vous jugerez nécessaire à l'amélioration de notre intérieur. Nous irons, ce soir, à ce que nous appelons, un peu ambitieusement peut-être, la petite ville; vous y ferez vos choix, car je m'y entends fort peu.

— Avec plaisir, monsieur Armand, je suis à vos ordres... Mais dites-moi donc quels étaient, en Allemagne, vos plats favoris; il ne me suffit pas d'être utile, je prétends aussi vous être agréable et connaître vos goûts... Si je vous faisais un rôti de veau à la mode de chez nous?... Il me semble avoir vu des veaux superbes paître, là-bas, dans vos pâturages.

— Diable ! comme vous y allez ! reprit le docteur en riant aux éclats; ce serait un rôti un peu cher. Pensez donc que, d'ici à un an, chacune de ces génisses me donnera un autre veau; que ces veaux, avec le temps, doivent devenir des bœufs, et qu'un bœuf de six cents

livres ne vaut pas moins de trente dollars... Si je me permettais de semblables prodigalités, je passerais ici pour un fou... Effaçons donc le veau de nos menus... quant à tout le reste, je vous donne carte blanche. »

Au repas de midi, l'aspect du couvert était tout autre que d'habitude; la nappe, nouée aux quatre coins, pendait avec symétrie; chaque chose était à sa place; l'argenterie semblait neuve, tant elle étincelait; les cristaux bien rincés se renvoyaient, par leurs mille facettes, les couleurs du prisme. Sur la cheminée, deux vases, inutiles jusque-là, étaient remplis de fleurs.

Et encore tout cela n'était-il que les bagatelles de la porte; à la bonne heure, voilà un dîner! parlez-moi de ce coq rôti! quelle grâce charmante dans les détails, et quel raffinement! et cette grenade qui, dans le bec du coq, semblait à la fois un appel et un sourire!

Armand combla de félicitations sa nouvelle gouvernante, et celle-ci les reçut avec cette modestie qui sied au talent.

A l'heure où la brise du soir tempère la chaleur, le docteur et Dora montèrent à cheval pour aller, à la ville, réaliser le projet conçu le matin.

Disons, tout de suite, ce que c'était que cette ville, située à deux milles au plus de la propriété du docteur; figurez-vous deux douzaines de blockhaus courant les uns après les autres dans un grand terrain défoncé, encore coupé d'arbres et de taillis, ce qui dénotait une installation récente. Une auberge, quelques magasins, beaucoup de cabarets, un tailleur, un cordonnier, un forgeron, et voilà à peu près tout.

Mais, si petite que fût la « ville », elle n'en comptait pas moins beaucoup de curieux et de bavards.

« Tiens, le docteur Armand avec une dame !

— Nous ne l'avons jamais vue.

— D'où peut-elle sortir ?

— Jeune et jolie, ma foi !

— Ce scélérat de docteur ! »

Or, il est bon d'ajouter que, dans ces solitudes à peine défrichées, l'article « femme » est aussi rare que demandé.

Armand et sa compagne firent halte devant le magasin d'un nommé Backer, le plus universel et le mieux fourni des marchands de l'endroit.

Plusieurs jeunes gens étaient accourus, groupés autour du seuil, pour voir de plus près.

L'un d'eux avait fait mieux ; pendant que le docteur attachait les chevaux à des anneaux de fer destinés *ad hoc*, il était entré dans le magasin sous le prétexte de marchander la première chose venue. De cette façon, il avait l'air d'y précéder la jeune dame par hasard, au lieu de l'y suivre de propos délibéré.

Armand présenta sa gouvernante au sieur Backer, avec prière de faire emballer tout ce qu'il plairait à celle-ci de choisir.

« Je ferai prendre le tout demain matin, ajouta-t-il ; quant à vous, mademoiselle Floeté, excusez-moi si je vous quitte pour aller à mes affaires ; vous ne tarderez pas à me revoir. »

Et, sur ce, il sortit.

Le jeune homme en question s'appelait Muston ; tout

ce que nous pouvons en dire pour le moment, c'est qu'il était bâti en athlète et portait sur l'épaule une lourde cognée qu'il maniait aussi facilement qu'une simple allumette.

Dès que le départ d'Armand lui eut laissé le champ libre, il se débarrassa de sa cognée, ainsi que d'une « chique » qui gonflait sa joue, s'essuya les lèvres à la manche de sa jaquette de cuir, et après une révérence assez gauche :

« Mademoiselle, dit-il, si j'ai bien entendu, vous seriez au service du docteur Armand. »

Théodora jeta un regard surpris sur le colosse, — fort bien découplé, d'ailleurs, sous sa rude écorce, — et répondit en anglais :

« Oui, Monsieur, je dirige sa maison.

— Mais, Mademoiselle, permettez-moi de vous en faire l'observation, c'est là un métier réservé aux seules femmes de couleur; M. Armand abuse de ce que vous ne connaissez pas nos usages; il devrait avoir honte de condamner au travail d'aussi jolies mains; nous n'avons pas d'esclaves blancs.

— Monsieur, » reprit Dora de sa voix la plus douce, — en enveloppant l'inconnu d'un sourire gracieux, — « je ne suis pas esclave le moins du monde; M. Armand me traite avec égards, avec bienveillance, presque comme son égale; je me considère même comme très heureuse d'avoir trouvé cet emploi, car, depuis mon arrivée à la Nouvelle-Orléans, je me trouvais sans ressources et sans protecteurs.

— Ils n'auraient cependant pas dû vous manquer, » dit

Muston dont les yeux brillaient comme des escarboucles, « vous êtes faite pour commander, non pour obéir. »

Dora était trop de cet avis pour y contredire. Cependant, avec un charmant petit geste, comme pour protester :

« Oh ! Monsieur, dit-elle, vous me rendez confuse...

— Qu'est-ce donc, après tout, que cet Armand, pour se donner de si grands airs ? reprit le géant ; aussi pauvre que moi en arrivant ici, il y a fondé une ferme, et le voilà riche... Dans quelques années, je le serai autant que lui, si pas plus, car, sans me vanter, pour le travail je n'ai pas mon pareil. »

Et, pour témoigner de sa vigueur, Muston s'appliqua sur la poitrine un furieux coup de poing à assommer un bœuf.

Le marchand s'évertuait à encombrer le comptoir d'une foule d'ustensiles qu'il recommandait à l'attention de Dora ; mais celle-ci s'absorbait dans la contemplation de cet homme superbe dont la brusque galanterie n'était pas sans charme.

« Je m'appelle Muston, reprit ce dernier, et je n'ai pas l'habitude d'aller par quatre chemins ; vous me plaisez ; je suis de calibre à faire un aussi bon mari que n'importe qui ; veuillez y réfléchir ; chez moi, vous serez la maîtresse, et je serai, moi, votre serviteur.

— Mais, Monsieur, » repartit Dora avec une foule de petites mines, toutes plus gentilles les unes que les autres, en vérité, je ne sais... vous me voyez tout émue... je n'ai pas l'honneur de vous connaître... comment voulez-vous qu'une fille timide et sans expérience... ?

— Prenez votre temps, interrompit le Goliath; renseignez-vous sur moi; demandez au premier venu si Muston n'est pas un gaillard solide.

— Oh! pour cela, je puis l'attester, intervint le marchand; seulement, camarade, vous devriez bien me permettre d'en finir avec cette demoiselle; le docteur Armand ne peut pas tarder à revenir, et nous n'aurons rien fait.

— C'est bien; je m'en vais; rappelez-vous mon offre; la chose en vaut la peine... je viendrai, avant qu'il soit peu, chercher votre réponse. »

Sur ce, Muston secoua virilement la main de Dora, et, s'ouvrant un passage à travers les curieux qui obstruaient l'entrée du magasin, il se contenta d'ajouter :

« Bonsoir, *gentlemen*. »

Théodora était visiblement émue; son cœur battait la chamade; elle avait des joues flamme de punch; mais elle n'en fit pas moins ses achats avec beaucoup de tact et de présence d'esprit.

Le docteur ne tarda pas à revenir; il approuva tout de confiance, paya sans marchander, sans même se douter que, pendant sa courte absence, une anguille était venue se glisser sous roche.

Le bonheur n'a pas d'histoire; ici se place une série de beaux jours pendant lesquels Armand n'avait pas même le temps de désirer. A chaque repas, une surprise, une recherche nouvelle. Il n'avait à s'occuper de rien; tout allait comme sur des roulettes; c'était le paradis après le purgatoire.

« Quand je pense que j'ai pu subir pendant si long-

temps la domination de Suky! pensait le docteur. Aujourd'hui, je ne pourrais plus, j'aimerais mieux me servir moi-même. »

Il y avait déjà quatre semaines que M^{lle} Flooté embellissait les jours de l'heureux docteur. C'était un dimanche; il se faisait la barbe dans sa chambre à coucher, lorsqu'il vit soudain se refléter dans son miroir la superbe Dora, parée comme une châsse.

« Ah! » dit Armand faisant volte-face, encore tout savonné et le rasoir en l'air, « vous allez sans doute à la messe?... Nom d'un petit bonhomme, que vous êtes resplendissante!... on voit bien que vous allez chez le bon Dieu! »

Mais, indépendamment de la parure, ce qui sautait surtout aux yeux, c'était l'animation, la joie rayonnante, le sourire vainqueur de cette ex-éplorée, laquelle semblait avoir oublié totalement l'incurable blessure dont devait saigner à toujours son cher petit cœur.

« Monsieur Armand, dit l'inconsolable, je ne veux rien avoir de caché pour vous; apprenez mon bonheur; vous voyez en moi une fiancée...

— Perdez-vous la tête? interrompit Armand; il y a à peine un mois que vous êtes ici, et vous songez déjà à vous marier!...

— Ah! si monsieur savait comme il m'aime! » reprit la gouvernante, comprimant à deux mains les battements de sa robuste poitrine; « ce n'est pas un homme, c'est un volcan; il ne veut pas attendre... et quel noble cœur!... quel diamant pur, quoique brut!...

— Et dans quelle eau trouble avez-vous pêché ce

galant? » demanda le docteur, s'efforçant de cacher sa mauvaise humeur.

« Il s'appelle Muston; monsieur doit le connaître, car il s'est établi fermier pas bien loin d'ici.

— Muston! ce fier-à-bras, ce faïnéant, ce gredin de Muston!... Ah! mademoiselle Flcté, pour l'amour de vous, au nom de votre avenir, ne vous jetez pas dans cel horrible panneau! donnez-vous le temps de réfléchir; ce misérable ne possède rien en ce monde que ce qu'il porte sur lui.

— Qu'est-ce que l'or, la pourpre et le velours, comparés aux trésors d'une âme bien éprise? » soupira la jeune fille, le regard noyé dans une sorte d'extase.

« Il n'a pas même un abri à vous offrir, insista le docteur.

— La voûte du ciel étoilé n'est-elle pas la plus splendide des alcôves? L'amour n'a-t-il pas le don de transformer, comme par enchantement, la plus simple des huttes en un riche palais?... Est-ce que le morceau de pain offert par le bien-aimé n'a pas plus de saveur que les festins de l'opulence?... Quels biens plus précieux qu'un cœur et une chaumière?... Ah! monsieur Armand, vous, un Allemand comme Goethe, comme le sublime auteur de *Werther*, de *Tasse*, de *Stella*, que vous vous rendez peu compte des émotions d'un cœur de jeune vierge qui s'ouvre à la tendresse comme le calice des fleurs sous la chaude haleine de l'aurore!

— Débrouillez ce chaos! pensa le docteur... Je croyais que vous aviez déjà aimé, » reprit-il sur le ton de l'ironie.

« Ah! quelle différence !... »

— C'est juste; j'oubliais que l'amour d'hier n'est plus rien en comparaison de celui d'aujourd'hui... Tenez, Mademoiselle, voulez-vous que je vous dise? vous avez le cerveau fêlé, nourri de sensibleries et de chimères... de plus, vous manquez aux plus simples prescriptions de la délicatesse et du savoir-vivre... Comment !... vous m'avez, à l'heure qu'il est, coûté plus de cinquante dollars, et vous me plantez là sans me donner le temps de pourvoir à votre remplacement !

— Vous avez Suky, dit Dora.

— C'est tout simplement odieux, » poursuivit le docteur, dont la bile commençait à s'échauffer.

« Je ne demanderais pas mieux, cherchait à s'excuser Dora, mais le puis-je?... infliger à mon beau Léandre les tortures d'une plus longue attente, est-ce chose possible? Pensez-donc aux huit longs jours, — sans compter les nuits, — qui doivent s'écouler d'ici à dimanche prochain! ce seront autant d'éternités?... N'avez-vous donc jamais aimé, cher monsieur Armand? »

Un homme en aurait peut-être été quitte à moins bon marché, mais une faible femme!... Armand alla vers la porte, et l'ouvrant toute grande :

« Mademoiselle, » dit-il d'un ton sec, où perçait le mépris, « je ne vous retiens plus; je ne veux même pas de ces huit jours; vous allez quitter ma maison sur l'heure pour n'y plus rentrer.

— O le plus magnanime des hommes, comment vous exprimer ma reconnaissance !... je vais donc appartenir, dès aujourd'hui, à mon beau Léandre ! »

Et, d'un élan de lionne amoureuse, elle voulut saisir dans les siennes les mains du docteur.

« Appartenez au diable, si vous voulez, et laissez-moi la paix!... sortez! » ajouta Armand, lequel se déroba à cet hommage en mettant ses mains dans ses poches.

Une autre que Dora serait sortie la tête basse, humiliée, honteuse... celle-ci s'exécuta en faisant une belle révérence, le sourire aux lèvres.

Muston l'attendait aux environs de l'habitation pour l'accompagner jusqu'à l'église; il apprit avec une apparence de délire que son bonheur était imminent. Du moment que le docteur n'exigeait pas les huit jours d'usage, il ne s'agissait plus, en effet, que d'aller au temple, — un simple blockhaus, — et de s'y faire donner la bénédiction religieuse après le service divin.

En Amérique, ce n'est pas plus difficile que cela.

Armand était d'une humeur de dogue; il allait et venait par sa chambre, bousculant tout sur son passage. A peine était-il parvenu à se créer une petite succursale du ciel, à son usage particulier, que ce ciel s'écroulait sur lui pour le laisser dans la nuit profonde... Dora maudite! abominable Muston! stupide amour! Quel parti prendre pour se conserver les habitudes de bien-être contractées sous le règne trop court de cette triple folle? Suky... oui, ce nom lui revenait sans cesse comme l'unique remède à son embarras; mais quelle médecine que ce remède, et qu'il allait être dur de l'avaler!

Cependant, sous peine de congédier son estomac, il fallait bien en venir là.

Suky, endimanchée, vêtue d'une robe écarlate et d'un

fichu jaune, était assise à la porte de son petit blockhaus ; bien qu'elle ne sût pas lire, elle tenait une Bible à la main.

A je ne sais quoi d'insolite et de heurté dans l'allure du maître, la négresse devina qu'il se passait quelque chose.

« Ma bonno, » dit le docteur en évitant de rencontrer le regard de son esclave, « M^{lle} Floté n'est plus ici ; retourne à la cuisine et prépare le diner. »

Suky se leva d'un bond si violent que sa Bible tomba par terre ; elle ne se donna pas la peine de la ramasser ; une Bible, dix Bibles, la belle affaire en un moment si grave !... Mais avait-elle bien entendu ? reprendre ses anciennes fonctions, un événement si flatteur pour elle et si mémorable était-il possible ?... il était bon de s'en assurer.

« Suky cuire diner ?... vrai ?... pas tromper Suky ? » demanda-t-elle avec anxiété.

Puis elle attendit, bouche béante : si béante que, sans les oreilles qui y mettaient obstacle, cette bouche aurait peut-être fait le tour de la tête.

« Oui, Suky, la Floté est partie pour ne plus revenir : je veux faire l'expérience de ce que tu as appris sous sa direction : penses-tu faire maintenant tout aussi bien qu'elle ?

— Tout aussi bien, répéta Suky ; et « plus mieux, » ajouta-t-elle en riant à gorge horriblement déployée.

Et, de son petit pas précipité, comme si elle trotait, s'aidant des deux bras comme de deux avirons, elle alla reprendre possession de son royaume.

Un quart d'heure après, elle avait revêtu son harnais

de guerre, — le poignoir blanc, couleur de suie, — et les flammes s'élevaient, plus hautes que jamais, dans la cuisine déjà revenue à l'état de fournaise.

« Hélas ! pensait Armand, elle finira par mettre le feu au blockhaus ; si encore ce n'était que cela ! Mais je frémis d'avance en songeant à l'heure du dîner. »

Le même jour, sans perdre de temps, le docteur écrivait à son correspondant de la Nouvelle-Orléans ; il lui annonçait son malheur et le priait de le réparer au plus vite. Cependant, cette fois, ses préférences se trouvaient modifiées : il ne voulait plus d'une jeunesse, mais d'une personne mûre ; et, quant à la beauté, il n'y tenait plus que médiocrement.

Armand, gâté par Dora, se condamna dès lors, en attendant mieux, à une espèce de jeûne provisoire ; du jambon fumé et des œufs à la coque : toutes choses qui n'exigeaient aucune manipulation dangereuse. Tel était le dégoût que lui inspirait la pauvre négresse qu'il ne pouvait supporter l'idée de mettre les lèvres à ce qu'elle avait plus ou moins touché. Les fonctions de Suky tournaient à la sinécure.

« Maître malade, » disait-elle.

Armand était trop foncièrement bon pour ne pas lui laisser cette erreur.

Aussi reprenait-il ses allures d'autrefois, avant l'arrivée de Théodora ; il dînait rarement chez lui, s'exposant avec une bonne grâce parfaite aux taquineries de M^{lle} Bérénice Norwood.

« C'est bien fait ! Ah ! il fallait à monsieur une gouvernante jeune et jolie !

— Mais c'est de votre faute, méchante que vous êtes ! n'est-ce pas vous qui m'avez fait répudier Suky ? j'avais fini par m'y habituer ; j'en prenais mon parti.

— Pourquoi passer d'un excès à l'autre, et remplacer Maritorne par une espèce de Vénus ? il y a un milieu en tout. En cherchant un peu, vous eussiez trouvé une **négresse entre deux âges, apte et présentable...** Mais non ! monsieur voulait pour esclave une femme au visage pâle, une vaporeuse jeune fille... Je le répète, c'est bien fait !

— Quel bon petit cœur ! répondait Armand ; au lieu de compatir à mes peines...

— Elles sont méritées. Ainsi vous voilà revenu aux paons cuits dans la rosée ?

— Avisez-vous d'être malade ! vous verrez un peu comment je me venge. »

Cependant le docteur ne fut pas mis à une si longue épreuve que la première fois. A peine trois semaines s'étaient-elles écoulées depuis son appel à M. Dœbler, — juste le temps nécessaire pour aller à la Nouvelle-Orléans et en revenir, — qu'il vit arriver une autre gouvernante sous la conduite du même nègre.

C'était une jeune femme de vingt-neuf à trente ans, à l'apparence modeste et distinguée, aux traits délicats, le front étoilé de deux beaux yeux bleus qui présageaient la douceur et la bonté. Sa mise était aussi simple que sa personne : une robe de coton foncé, un chapeau parasol à l'américaine, c'est-à-dire pourvu d'un bavolet de toile blanche retombant sur les épaules.

La première remarque que fit Armand fut celle-ci :

que, pour la première fois de sa vie, il voyait cette coiffure, plus utile que gracieuse, adorablement portée.

A peine entrée sous la véranda, l'étrangère se débarrassa de son chapeau, rejetant en arrière une forêt de boucles brunes qu'elle fixa sur la nuque en épaisses torsades.

« Vous permettez ? » dit-elle en prenant une chaise ;
« le voyage m'a plus fatiguée que je ne m'y attendais.

— Comment donc ! pas là, » reprit le docteur en s'emparant d'une jolie menotte pas plus grande que rien, fondant dans la sienne.

Et il conduisit la nouvelle venue jusqu'au divan du salon de réception.

« Maintenant, Mademoiselle, me serait-il permis de vous demander votre nom ?

— Louise Raab, Monsieur, de Saxe-Gotha... pour vous servir. »

La voix allait au cœur, argentine et pénétrante.

« Mademoiselle Raab, n'avez-vous pas besoin de vous rafraîchir ?... vous offrirai-je un verre de vin, quelque chose ?

— Oh ! pas de vin, je vous prie !... mais si vous aviez l'obligeance de me faire donner une tasse de lait. »

Le docteur s'empressa d'aller lui-même à la laiterie :

« Mademoiselle, » dit-il en apportant le rafraîchissement demandé, « que je sois le premier à vous verser à boire sous mon toit ; puissiez-vous l'embellir longtemps de votre présence ! Considérez-vous, dès aujourd'hui, comme la maîtresse de céans... Une voix secrète me prédit que nous nous entendrons parfaitement.

— Croyez, Monsieur, que je ne négligerai rien pour y réussir ; je sors, d'ailleurs, de diriger une des principales hôtelleries de la Nouvelle-Orléans ; en sorte que je suis au courant des coutumes américaines.

— Pour Dieu ! Mademoiselle, oubliez ce que vous savez de ces coutumes, dont j'ai par-dessus la tête... je les suis comme la peste ! c'est, au contraire, pour vivre à la mode allemande que j'ai désiré une femme de charge qui fût de ce pays.

— A merveille, Monsieur ; ce me sera d'autant plus facile que, pendant plusieurs années, je me suis vue l'intendante d'un château seigneurial, situé sur les bords du Rhin... Du reste, quand quelque chose ne sera pas à votre guise, il vous suffira de vouloir bien m'avertir.

— D'après ce que je viens d'entendre, Mademoiselle, il y aurait déjà quelque temps que vous habitez l'Amérique.

— Depuis une année environ, Monsieur. »

Louise Haab raconta son histoire, facile à résumer. Vers l'âge de dix-neuf ans, elle avait perdu sa mère. Fille unique d'un père employé de l'État, elle s'était alors uniquement dévouée à tenir sa maison avec une économie nécessaire, à le préserver du fléau des servantes maitresses. Cinq ans plus tard, la mort de ce père la laissait orpheline, seule au monde, et sans autre fortune qu'une bonne renommée. C'est à cette époque que, réduite à se mettre en condition, elle avait accepté dans son pays même l'intendance d'un château. Cela ne menant à rien, éblouie par le récit de fortunes rapides faites en Amérique, elle s'était embarquée pour la

Nouvelle-Orléans, où elle avait trouvé, sans trop attendre, la gérance d'un hôtel; elle y était bien traitée et bien rétribuée, lorsque, tombée malade, les médecins lui avaient conseillé de changer de climat. C'est dans ces conjonctures qu'elle avait accueilli les propositions de l'agent Dœbler, à la suite desquelles elle se trouvait aujourd'hui la gouvernante du docteur Armand.

Voilà tout.

« Le pays est de toute beauté, » ajouta en terminant M^{me} Raab; « on me promet un air pur et sain; mes goûts sont simples, et je trouve du charme à la solitude... C'est plus qu'il n'en faut pour que, votre bienveillance aidant, je trouve ici le bonheur. »

A la bonne heure! cela s'appelait parler; c'était au moins clair et net; cela ne ressemblait en rien aux tirades sentimentales de cette hallucinée de Dora.

Louise Raab demanda à se reposer pendant quelques heures, ce qui naturellement lui fut accordé. Armand l'installa lui-même, et veilla avec sollicitude à ce qu'elle ne manquât de rien.

Cette fois, l'expulsion de Suky n'exigeait plus tant de façons; il avait d'ailleurs suffi à la vieille négresse de voir arriver l'étrangère pour qu'elle devinât la révolution qui se préparait.

« Suky recommencer à peler pommes de terre, pas vrai, maître? » cria-t-elle au docteur du plus loin qu'elle le vit venir.

Armand se contenta de lui faire un signe affirmatif, en y ajoutant un collier de verroteries pour la consoler de cette nouvelle décadence.

Au repas du soir, M^{lle} Raab se présenta dans sa toilette de voyage; rien de changé, si ce n'est un petit col de dentelle rehaussant la robe, et un peu plus de correction dans son admirable chevelure.

Ce qu'il y avait surtout de remarquable chez l'étrangère, n'était une excessive modestie qui n'excluait en rien l'aisance des manières et la franchise du langage; son regard avait la limpidité du ciel bleu; son âme semblait ouverte à quiconque désirait y lire. La conversation était aussi attrayante que le reste; elle dénotait une éducation soignée, un esprit naturel, une instruction solide.

« Certes, se disait Armand, cette jeune femme n'a pas été élevée pour cette vie errante; il a fallu, pour l'y contraindre, la main de fer de la nécessité. »

La soirée se prolongea fort tard au clair de la lune, sous la véranda. bercé par la douce harmonie de l'idiome natal, le docteur s'était retrouvé en Allemagne, plus jeune de dix ans.

« Onze heures ! » s'écria-t-il en tirant sa montre; « il y a bien longtemps que je ne me serai couché si tard; comme le temps passe vite... quelquefois. »

Ce « quelquefois » avait bien sa valeur.

Armand, resté seul, se prit à réfléchir aux bizarreries de sa destinée. N'était-il pas curieux que, dans presque toutes les circonstances de sa vie, ce qu'il avait d'abord considéré comme une catastrophe se fût toujours terminé à son plus grand avantage? Il jouait à qui perd gagne... Ainsi, quelle chance pour lui de se voir débarrassé de cette sotte Fiotté, dont il avait pourtant déploré la perte!

« Veillons bien sur cette charmante personne, un véritable cadeau de la Providence, se disait le docteur, gardons-la dans un sac, autant que possible, à l'abri des Muston et autres enjôleurs *ejusdem farinae*. La petite est jolie; or, les vingt-huit à vingt-neuf ans qu'elle porte si légèrement ne suffiraient point à la mettre à l'abri des entreprises galantes. Ce qui l'en préservera plus efficacement, c'est la haute raison, la délicatesse native, le respect de soi-même dont elle paraît si éminemment douée... à moins que ce soit encore une comédienne, comme Dora... est-ce qu'on peut jamais se fier aux femmes? Mais, non, celle-ci est trop distinguée pour faire un choix au-dessous d'elle; elle ne peut aimer qu'un homme qui soit au moins son égal par l'éducation... or, je ne sais pas trop où elle trouverait ici cet oiseau rare. »

Tranquillisé par ce raisonnement, Armand passa une excellente nuit, impatient d'être au lendemain pour juger M^{lle} Raab au point de vue de ses talents culinaires.

Les préliminaires furent à peu près les mêmes qu'à l'arrivée de Théodora; avec cette différence que, au lieu de captiver Suky par des poignées de main exagérées, par une mise en scène railleuse et théâtrale, Louise Raab sut la conquérir tout de suite par une sympathie plus communicative, parce qu'elle était plus réelle.

Louise avait toutes les qualités réunies : celles d'une femme du monde et celles d'une excellente ménagère. Que d'ordre et d'esprit! quelle éducation et quelle cuisine! quels plats séducteurs et que d'entretiens délicieux!... Aussi le docteur ne s'était-il jamais trouvé à

pareille fête. Il se trouvait si bien chez lui qu'il n'en sortait plus, sauf en cas d'urgence.

Cela durait depuis six semaines, lorsque, un matin, après le déjeuner, Armand se trouva dans l'obligation de sortir pour affaires, en annonçant qu'il ne rentrerait qu'assez tard dans la soirée.

C'est-à-dire pas de duor à faire, quelques reliefs du déjeuner plus que suffisants, et, quant aux domestiques, Soky trop heureuse de ressaisir un instant le sceptre tombé.

Économe autant que laborieuse, M^{lle} Raab songea à profiter de ce jour de liberté pour vaquer elle-même à quelques petits travaux d'aiguille qui la concernaient particulièrement... Voilà pourquoi, vers le milieu de la journée, nous la retrouvons en train de coudre sous la véranda qui règne tout le long de l'habitation.

La chaleur est excessive; il semble y avoir comme un temps d'arrêt dans la nature; les oiseaux se taisent, les travaux s'arrêtent, les colons font la sieste; le calme et le silence planent sur toute la contrée... Louise vient de déposer sur la table le petit foulard de soie bleue qui entourait son cou.

Cependant elle perçoit comme un bruit dans l'immobilité, et regarde... C'est tout bonnement un homme quelconque qui s'avance, à pas lents, dans le sentier poudreux.

Mais qu'importe à Louise? elle reprend sa couture avec une activité méritoire. Tiens, le pas s'accroît. Que signifie...? on se dirige vers l'habitation. Est-ce bien un homme? Oui et non; c'est un travailleur au

teint hâlé; en manches de chemise, et le reste assez déguenillé; il porte une houe sur l'épaule.

Louise l'examine; c'est tout naturel... Un grand et beau jeune homme, ma foi, aux yeux expressifs et noirs comme le jais. Le chapeau de paille, à larges ailes, est vieux et bosselé, mais la chevelure qu'il recouvre se déroule en boucles soyeuses. En somme, ce ne doit pas être un travailleur ordinaire: sa tournure, sa démarche, jusqu'à la façon dégagée dont il porte sa houe, tout annonce un homme distingué... peut-être un de ces déclassés, comme il y en a tant en Amérique.

Voilà l'étranger; il a franchi la porte treillagée et s'arrête avec surprise, le regard fixé sur la gouvernante... Celle-ci se figure qu'il vient consulter le docteur Armand.

« Mademoiselle, ou, peut-être, Madame, » dit le jeune homme en s'inclinant, le chapeau à la main, « la chaleur est si accablante que je me suis permis... seriez-vous assez bonne pour me permettre de boire un coup d'eau fraîche ? »

Le fait est que le timbre de la voix, la manière de saluer, le choix des expressions, indiquent l'homme du monde... Bien entendu que c'est Louise qui, à part elle, fait cette réflexion.

« Très volontiers, Monsieur, » répond-elle.

Et, se levant à demi, elle indique, de la main, le seau rempli d'eau fraîche qui, chez les planteurs, se trouve toujours, sous la véranda, à la disposition des passants.

Le jeune homme monte les marches, puise de l'eau

dans la calebasse, la porte à ses lèvres, et, saluant de nouveau.

« Madame, dit-il...

— Mademoiselle, rectifie Louise.

— Mademoiselle, pardonnez-moi, je vous prie, de vous avoir interrompue dans vos occupations.

— Il n'y a pas de quoi je vous jure... vous paraissez avoir bien chaud.

— Ne m'en parlez pas, Mademoiselle. »

Et, secouant les boucles collées sur ses tempes, il vida d'un trait une seconde calebasse.

« Ah! cela soulage! cela fait du bien!... Mille pardons, Mademoiselle, ajouta l'étranger, mais c'est, je crois, la première fois que j'ai l'avantage de vous voir en passant par ici... certes, j'en aurais gardé le souvenir.... Seriez-vous une parente du docteur Armand? »

Louise hésita un instant à répondre; une légère rougeur offleura ses joues.

Enfin, elle répondit :

« Non, Monsieur; je dirige son ménage, et j'a arrive tout récemment de la Louisiane.

— Son ménage! » se récria le jeune homme.

Puis, regrettant l'exclamation, assez peu polie, qui venait de lui échapper :

« Vous êtes étrangère, s'empessa-t-il d'ajouter, et, sans doute, la compatriote de M. Armand? »

— Oui, Monsieur, » répondit Louise, assez embarrassée, car elle venait de se lever, et le jeune homme ne faisait pas mine de s'en aller.

Or, d'une part, elle ne voulait pas reprendre sa place

avant qu'il ne fût parti, et, de l'autre, sa chaise étant la seule qui se trouvât sous la véranda, elle ne pouvait en offrir une... ce que la politesse exigeait pourtant.

« Reprenez donc votre place, Mademoiselle, à moins que vous ne vouliez me renvoyer, car je ne souffrirai certainement pas que vous restiez debout.

— Mais vous-même...

— Oh! ne faites pas attention à moi, je vous en supplie.

— Vous allez bien loin? » demanda Louise en reprenant sa couture.

« A un mille d'ici, Mademoiselle.

— Dans le voisinage en ce cas... Cependant le docteur me disait dernièrement que son voisin le plus rapproché résidait à deux milles au moins de chez lui.

— Cela s'explique, Mademoiselle : mon installation est de si peu d'importance, et, d'ailleurs, si récente, que M. Armand peut très bien ne pas en avoir entendu parler; il ne l'aura pas remarquée non plus, car le chemin qui y conduit ne mène nulle part; je l'ai tracé moi-même. »

L'aiguille de Louise courait la poste, ce qui ne l'empêchait pas de jeter, de temps à autre, un furtif regard sur ce visiteur qui lui tombait des nues.

« Figurez-vous, Mademoiselle, que je n'ai pas même une maison, mais une simple cabane. Enfin, que voulez-vous? je ne l'en appelle pas moins, avec beaucoup d'emphase, ma propriété, car les terres qui l'entourent sont de premier ordre... Mais je vous initie là à des détails qui ne doivent guère vous intéresser.

— Mais au contraire, Monsieur, je vous jure.

— Ainsi, j'ai déjà cinq plants de maïs et dix de cotonniers; vienne la moisson, et rien que ceux-ci me rapporteront de mille à douze cents dollars. Avec cet argent, j'achèterai un nègre et une négresse : quatre bras de plus pour l'année prochaine, c'est-à-dire triple récolte, après quoi viendra la maison.

— Et dire qu'il n'y a pas là une seule chaise à lui offrir ! » pensait Louise.

Puis tout haut :

« C'est égal, Monsieur, cette existence solitaire doit bien vous peser... Personne ne vous aide ? »

Ici, comme par une mutuelle attraction, les beaux yeux bleus de la gouvernante rencontrèrent les beaux yeux noirs du planteur, et nous croyons bien qu'il en résulta le choc électrique de deux étincelles.

« Non, Mademoiselle, personne ne m'a aidé jusqu'ici, répartit le jeune homme, et j'en suis tout fier, car cela m'a donné la mesure de mes forces et de mon courage; dans les premiers temps, je doutais de moi... pensez donc, un avocat qui se fait planteur !

— Vous accepteriez peut-être un verre de vin ? » proposa timidement Louise.

« Mille remerciements ! Oui, Mademoiselle, vous voyez en moi un avocat, » continua le jeune homme avec un sourire; « j'exerçais à Colombia, de Géorgie, lorsque la fantaisie m'a pris d'échanger mes livres contre une charrue, de vivre au grand air et de conquérir mon existence à la sueur de mon front... il n'y a pas de pain meilleur que celui qu'on arrache soi-même aux entrail-

les de la terre... Jusqu'ici, je ne me repens pas ; Dieu m'a conservé en bonne santé, et le plus fort est fait.. le bien-être augmentera avec le nombre des nègres.

— Et vous ne voyez personne, personne ?

— Mon chien et mon cheval, voilà ma seule société

— Je vous plains, Monsieur, » dit Louise sans cesse de coudre avec une ardeur plus apparente que réelle.
« L'Évangile prescrit à l'homme de ne pas vivre seul.

— Oui, Mademoiselle, je sais... le cœur de l'homme a besoin d'un cœur qui batte sur le sien... J'attends pour chercher le cœur, que je puisse lui offrir un abr convenable. »

Louise ne put s'empêcher de rougir un peu, et même beaucoup.

La conversation languit un instant ; mais, de part et d'autre, on n'en pensait que davantage.

« Êtes-vous déjà allée au prêche, Mademoiselle ?

— Oui, Monsieur, dimanche dernier.

— En ce cas, j'ai joué de malheur... pour une fois que j'y manque.

— Au milieu de tout ce monde, vous ne m'auriez pas remarquée, » se donna le plaisir de dire Louise en hasardant un sourire.

— Oh ! que si, Mademoiselle ! Ici, à l'église, n'importe où, vous ne m'eussiez pas échappé... je ne suis pas assez aveugle pour cela.

— Le pasteur prêche avec talent, » reprit Louise, affectant de ne pas comprendre et pour dire quelque chose.

« C'est un homme fort distingué, Mademoiselle, na-

lif de Colombia comme votre serviteur, et autrefois l'ami de mon père... Par malheur, il habite trop loin pour que j'aie fréquemment me récréer un peu l'esprit au sein de sa famille, mais je me rattrape le dimanche... Vous allez penser que je suis bien curieux, Mademoiselle.

— Pourquoi donc, Monsieur?

— Parce que je voudrais savoir votre nom.

— Louise Raab.

— Moi, je m'appelle Arthur Adair. Quel doux et profond souvenir je vais garder de cette entrevue ! »

Le jeune homme avait placé à terre, dans un coin, sa houe et son chapeau. N'ayant plus de prétexte pour rester, il se baissait, lentement et comme à contre-cœur, dans l'intention de les ramasser, lorsque la jeune femme vint à son secours.

« Moutarde que je suis ! dit-elle ; je n'ai pas même songé à vous offrir une chaise. »

Elle y avait beaucoup songé au contraire ; mais, dans la circonstance, c'était un mensonge véniel.

Le jeune homme restait en suspens, ne sachant plus trop s'il devait partir ou prolonger cette étrange visite.

« Attendez au moins que la forte chaleur soit un peu passée, insista Louise ; je vais vous chercher une chaise. »

— Je ne demande pas mieux que de rester, Mademoiselle ; mais la chaise est inutile, je vous jure ; ne vous donnez pas cette peine. »

Louise était déjà loin ; pour un peu, elle aurait apporté un fauteuil.

« Monsieur Adair, » dit-elle en rentrant presque aussitôt, « je ne me pardonne pas de vous avoir laissé si longtemps debout.. Vous devez être fatigué.

— Je l'étais, mais je ne le suis plus. »

Il prit le siège des mains de Louise, et se plaça en face d'elle, de l'autre côté de la table à ouvrage.

Ils causèrent ainsi longuement, honnêtement, faisant, pas à pas, du chemin dans le cœur l'un de l'autre. L'heure du dîner était passée sans qu'ils s'en aperçussent.

Cependant le soleil commençait à se cacher derrière les montagnes ; il fallait se quitter.

Si cruelle que fût cette nécessité, le jeune homme n'en était pas moins radieux ; s'il laissait là quelque chose de lui, il emportait l'espérance par compensation.

« Irez-vous au prêche, dimanche prochain ? » demanda-t-il timidement, comme s'il implorait une grâce.

Louise n'osa pas répondre de vive voix, tant elle se sentait émue. Elle se contenta de faire un signe de tête.

Puis ils se donnèrent la main, comme s'ils s'étaient connus de toute éternité.

Avant de disparaître dans la forêt, le jeune homme s'était fréquemment retourné, et, chaque fois, il avait pu voir M^{lle} Raab appuyée contre l'un des piliers de la véranda, les yeux fixés sur lui.

S'il est vrai que Dieu récompense le moindre verre d'eau donné en son nom, jugez de ce que Louise était en droit d'espérer, elle qui en avait donné deux !

Le docteur revint encore plus tard qu'il ne l'avait annoncé ; on l'avait retenu à souper.

Surpris de ne pas voir la gouvernante, il apprit qu'elle était retirée chez elle sans se mettre à table.

Armand s'était pris d'une véritable affection pour M^{lle} Raab. Il avait pris l'habitude de causer avec elle, pendant une heure ou deux, avant de se coucher. De plus, dans la circonstance, il était en droit de la supposer malade.

La plus simple politesse exigeait donc qu'il allât frapper à sa porte pour s'en informer.

« Mademoiselle, seriez-vous indisposée ? »

— Non, Monsieur.

— Êtes-vous couchée ?

— Non, Monsieur.

— Avez-vous envie de dormir ?

— Non, Monsieur.

— En ce cas, vous plairait-il que nous nous réunissions sous la véranda ?

— Oui, Monsieur.

— Ma gouvernante est bien laconique, ce soir ! » pensa le docteur.

L'entretien qui suivit ne fit que le confirmer dans cette appréciation. Les pensées de Louise voyageaient dans l'avenir, et, naturellement, elle suivait ses pensées.

Armand, n'étant pas du voyage, s'ennuyait à causer tout seul.

« Bah ! se dit-il, elle est assez jolie pour se permettre d'avoir des caprices ; attendons à demain. »

Le lendemain, M^{lle} Raab se montra, comme toujours, douce, soigneuse, attentive ; mais elle semblait la proie

d'une secrète préoccupation qui l'absorbait tout entière.

Le « mal » dura jusqu'au dimanche matin; ce jour-là, dès la première heure, M^{lle} Raab, fauvette matinale, se mit à chanter en ouvrant sa fenêtre. Descendue au parloir, un peu avant de partir pour le prêche, elle avait repris son enjouement, sa liberté d'esprit habituels, à ce point d'indiquer au docteur certaines améliorations dans les détails du service; elle paraissait même y apporter une grande importance.

« Allons, se dit Armand, le beau temps est revenu; je n'en suis pas fâché. »

Louise était mise avec beaucoup de simplicité, selon sa coutume; cependant elle arborait, pour la première fois, une robe de soie noire, avec quelques agréments de dentelles au cou et aux poignets; elle avait aussi mis un peu plus de temps à se coiffer que d'habitude... dame, un dimanche, et pour aller à l'église!

Était-elle donc en retard? c'est assez probable, car elle administrait à sa monture tant de coups de talon, qu'Addisson, le mulâtre, avait toutes les peines du monde à la suivre.

Une grande foule encombrait le porche du blockhaus qui servait de temple; Louise s'attendait à y voir... quelqu'un, et cherchait ce... quelqu'un des yeux, lorsqu'elle se sentit enlever par un bras vigoureux qui, — non sans la presser un peu sur son cœur, comment l'éviter? — la déposa gentiment sur l'herbe avec des précautions infinies.

« Que vous êtes bonne d'être venue! » dit Arthur Adair, au comble du bonheur.

« Je n'ai pas grand mérite à cela, » répondit Louise, ont la main s'attardait dans celle du jeune homme.

« Ah! Mademoiselle, laissez-moi vous contempler pour demain, pour après-demain, pour tous les jours que je suis sans doute condamné à passer sans vous voir!

— C'est donc que vous vous y condamnez vous-même; je croyais que nous étions plus amis que cela, » répondit la gouvernante avec un charmant sourire.

Le planteur l'avait entraînée vers un bouquet de bois, situé à une centaine de pas de l'église.

« Louise, » dit-il avec un entraînement irrésistible, « mon cœur déborde malgré moi... à quoi bon vous cacher plus longtemps un secret que vous avez dû deviner?... Je vous aime! je vous aime! je vous aime!... prenez pitié de moi, et dites-moi franchement si je puis espérer. »

M^{lle} Raab devint rouge comme un coquelicot et baissa pudiquement les yeux : ce qui était déjà une réponse assez favorable.

Puis, après un silence :

« Oui, » dit-elle en tendant au jeune homme sa main frémissante, « vous pouvez espérer... Mais retournons vers le temple, je ne veux pas que nous soyons remarqués.

— Il n'y a pas de danger... Un mot encore, un seul!... pourquoi ce « vous » glacial? Appelle-moi ton ami, ton époux, ton Arthur! » supplia le planteur.

Remarquez, chère lectrice, que les affaires de cœur ne se traitent pas en Amérique avec autant de simagrées que chez nous.

« Eh bien, oui!... mon Arthur!... Mais le pasteur descend de cheval; rejoignons l'assemblée. »

Adair et Louise prirent place l'un à côté de l'autre, et suivirent les cantiques en lisant dans le même livre : celui de la jeune femme.

L'office terminé, ils se tinrent ensemble sous le porche pour y attendre le pasteur, qu'Arthur voulait saluer.

Tout le monde admirait ce couple gracieux, si bien fait l'un pour l'autre, car l'agreste planteur avait fait peau neuve; il portait un élégant frac noir et le chapeau à haute forme des grandes circonstances.

Il présenta sa compagne au pasteur, lequel, avec une cordiale bienveillance, offrit de les emmener dîner à sa ferme.

Malheureusement, l'offre était inacceptable.

Le pasteur parti, les fiancés rejoignirent les mulets laissés à la garde du mulâtre. Adair mit sa bien-aimée en selle, et voulut absolument ne la quitter qu'à quelques pas de l'habitation du docteur.

« Cher cœur, » demanda-t-il chemin faisant, » où et quand vous reverrai-je ?

— Aujourd'hui même, ami, j'avouerai tout au docteur; il est si bon qu'il ne s'opposera sans doute pas à ce que tu viennes me voir.

— Qui sait, ma Louise? plus il tient à toi, plus l'annonce de ton mariage va le contrarier... Enfin, supposons qu'il me refuse l'entrée de chez lui.

— En ce cas, j'irais chaque soir à ta rencontre, après le souper, jusqu'à l'angle du petit chemin que nous venons de quitter.

— Le permettra-t-il?

— Pourquoi non?

— Du reste, j'entends bien ne le quitter qu'après mon remplacement. J'ai aussi à lui tenir compte d'une assez forte somme qu'il a déboursée pour mon voyage.

— Qu'à cela ne tienne, mon trésor; ce sera à ton mari de le dédommager... quel malheur que notre château ne soit encore qu'en Espagnol... Je m'y mettrais bien dès demain, mais la récolte du coton va me prendre tout mon temps.

— Fi, l'égoïste qui réclame toute la peine pour lui ! Et moi, Monsieur, vous me croyez donc incapable de bâtir et de récolter?

— Quoi ! vous voudriez... avec ces mains délicates ?

— Du moment que nous ne ferons qu'un, je veux ma part de tout, » dit la jeune femme avec un de ces regards d'ange qui versent du champagne, et, dans notre Europe, font de l'homme le plus ferme un simple esclave blanc.

Ils se quittèrent avec la promesse que Louise viendrait le soir même, à l'endroit convenu, rendre compte du résultat de l'entrevue qu'elle allait avoir avec le docteur.

Armand se promenait dans le jardin, de plus en plus enchanté de sa femme de charge et se promettant de longs jours de bonheur; la voyant venir de loin, il alla lui ouvrir lui-même, et lui fit, comme toujours, l'accueil le plus amical.

Jamais, il ne l'avait trouvée si jolie.

« Chère demoiselle, dit-il, savez-vous que vous em-

bellissez tous les jours? non pas que vous en eussiez besoin, mais enfin je constate le fait. Décidément, l'air de ce pays vous est favorable. »

Sans répondre autrement que par un demi-salut, Louise s'empressa de remonter chez elle, car elle sentait le sang lui monter aux joues.

Après le dîner, le docteur se mit à écrire à M. Dœbler, son correspondant, d'abord pour le charger de diverses commissions, ensuite pour le féliciter d'avoir eu la main si heureuse en lui adressant M^{me} Raab.

Il en était à l'énumération des nombreuses qualités de sa nouvelle gouvernante, lorsqu'on frappa discrètement à sa porte.

« Entrez, » dit Armand.

C'était Louise.

En la voyant entrer, le docteur ne put se défendre d'un pressentiment fâcheux, tant la jeune femme lui parut violemment agitée.

Comme elle hésitait à parler.

« Eh bien ! Mademoiselle Raab, s'enquit Armand, quoi de nouveau ? »

— Monsieur, » balbutia Louise en baissant les yeux, « j'ai à vous faire une communication, très importante pour moi... et aussi un peu pour vous. »

— Encore quelque bombe qui va m'éclater sur la tête ! » pensa le pauvre homme en se levant, la plume à la main... « Parlez, mademoiselle, je vous écoute. »

— Je ne sais comment vous dire... Vous ne m'en voudrez pas ?

— C'est donc bien terrible ?

— Terrible, non... c'est plutôt un bonheur qui m'arrive.

— Est-ce que, par hasard, vous vous marieriez aussi, comme M^{lle} Dora? Mais, non, c'est impossible; vous arrivez à peine, et vous n'avez encore vu personne.

— C'est pourtant la vérité, Monsieur... je suis fiancée.

— Allons, bon! c'est une rage, une épidémie! les époux sortent donc de terre dans ce coin du monde?

— Celui que j'ai choisi... »

Armand s'efforçait de réprimer sa colère; par amour-propre, il ne voulait point se montrer trop sensible à la perte qui le menaçait; mais il se soulageait par le sarcasme.

« Et vous l'avez choisi encore!... peste! il y avait donc plusieurs prétendants? peut-être, pour être sûre de n'en point manquer, les avez-vous apportés avec vous?... c'était une bonne précaution. »

Mais la jeune femme, étonnée, lui jeta un regard de reproche, tempéré par tant de douceur, qu'il eut le regret immédiat de sa cruauté.

« Voyons, mon enfant, » dit-il en prenant amicalement la main de Louise, « est-il vrai que vous vouliez me quitter? avez-vous à vous plaindre de moi? Ai-je manqué, en quoi que ce soit, aux égards qui vous sont dus? »

— Au contraire, Monsieur, je n'ai que mille grâces à vous rendre... Mais pouvez-vous raisonnablement m'en vouloir de ce que j'accepte la main d'un honnête homme, digne de mon amour? »

Armand se promena pendant quelque temps de long en large, les mains sur le dos; après quoi, s'arrêtant tout à coup devant Louise :

« Eh bien ! soit, » dit-il en faisant un effort sur lui-même; « suivez votre penchant, il ne sera pas dit que j'aie retardé votre bonheur, fût-ce d'un seul jour... quand comptez-vous partir ? »

— Pas avant que vous ne m'ayez remplacée à votre entière satisfaction... Quant aux dépenses que je vous ai occasionnées, M. Adair vous en tiendra compte avec reconnaissance, » ajouta M^{lle} Raab, soupirant plus librement.

« M. Adair, dites-vous ? »

— Oui, mon fiancé.

— Ah ! fort bien !... Mais que ce monsieur garde pour lui son argent et sa reconnaissance; je n'ai rien à accepter d'un aventurier qui me vole mon bien. »

A ces mots, Louise devint aussi pâle que le mur blanchi à la chaux, et se redressant avec fierté :

« Sachez, Monsieur, que sous le rapport de l'honnêteté et de l'éducation, M. Adair ne le cède en rien à aucun des *gentlemen* de ce pays.

— Est-ce donc le fait d'un honnête homme que d'être venu, à mon insu, vous détourner de vos devoirs ? »

Et, comme la gouvernante allait répondre :

« N'en parlons plus, » conclut le docteur, dominant sa mauvaise humeur, « et puissiez-vous être heureux !... J'accepte votre offre d'attendre l'arrivée de la personne qui vous succédera... par exemple, je ne conseille pas à votre monsieur Adair de venir vous relancer jusqu'ici... La cause est entendue. »

Sur ce, pendant que M^{lle} Raab se retirait sans se permettre aucune objection, il déchira en mille morceaux sa lettre à M. Döbler, et se remit à son bureau pour écrire d'une autre encore.

Plus de gouvernante jeune et jolie; il en avait assez comme cela; mais la plus vieille laideron qu'il serait possible de trouver; toujours allemande, bien entendu, et bonne cuisinière : les deux points essentiels.

La lettre partit dès le lendemain, jour du *postman*.

Les choses reprirent leur train habituel. Louise, comme pour se faire pardonner, redoublait de zèle et d'activité, mais en pure perte, car plus Armand appréciait sa valeur, plus il mesurait le vide qu'elle allait laisser après elle. Toutefois, si convenables qu'ils fussent extérieurement, leurs rapports journaliers étaient plus guindés; il y avait un ver dans le fruit. Armand évitait à dessein de rencontrer la jeune femme; il ne pouvait, surtout, digérer l'inconnu qui s'appelait Adair... Nous disons « l'inconnu », parce qu'il affectait de ne pas se renseigner sur lui, et que, pour rien au monde, il ne voulait prononcer ce nom.

Louise voyait-elle son futur? c'était à présumer, puisque, chaque soir, elle s'absentait pendant une heure ou deux, sans dire où elle allait; mais les apparences étaient gardées et le service n'en souffrait pas. C'était tout ce que pouvait exiger le docteur.

Cela durait depuis environ trois semaines, lorsqu'un soir, en rentrant chez lui, il fut ébloui par de grands jets de flamme qui s'élançaient de la cuisine.

On aurait pu croire à un incendie.

En approchant, le docteur reconnut avec effroi Suky dans son costume traditionnel ; elle remplissait la porte de toute son envergure et brandissait triomphalement une paire de pincettes.

« Partie ! partie ! » cria-t-elle du plus loin qu'elle vit venir son maître.

« Qui donc ? » demanda le docteur au comble de l'étonnement.

« Gouvernante... partie... plus revenir. »

Armand devait d'autant moins croire à cette disparition que Louise restait de son plein gré, puisqu'il lui avait offert sa liberté immédiate et qu'elle l'avait refusée.

Sans multiplier des questions que la négresse n'aurait pu résoudre, il se mit à chercher l'absente par l'habitation, et, d'abord, dans la chambre qu'elle habitait.

Personne.

Puis dans le salon et le parloir.

Toujours personne.

Enfin, dans le cabinet de travail, il trouva une lettre sur son bureau ; trois lignes seulement.

« M. Adair est gravement malade ; mon devoir me retient auprès de lui ; je sais qu'il me retenait aussi chez vous... Mais, des deux devoirs, vous me pardonnerez de remplir le plus impérieux.

« Votre très humble et très reconnaissante

« LOUISE RAAB. »

Armand froissa le billet avec rage et le jeta loin de lui.

« Quelle insigne mensonge et quelle comédie ! se dit-il ; si jamais cet Adair me tombe sous la main ! »

Suky remontait sur le trône... vain prestige, car elle ne régnait plus sur personne. Si elle continuait à allumer un feu d'enfer, c'était pour s'illusionner sur l'importance de sa sinécure. L'estomac rebelle du docteur fuyait la maison ; le pauvre homme dînait à l'hôtel du Hasard, chez l'un ou l'autre de ses amis.

Du reste, la nouvelle femme de charge étant attendue d'un jour à l'autre, cette situation intolérable allait bientôt cesser.

IV.

Armand rentrait chez lui un peu après le coucher du soleil, — au sortir d'un de ces dîners pris par anticipation, mais qu'il comptait bien rendre plus tard avec usure, — lorsqu'il crut voir de loin une masse noire accroupie sur le seuil de la cuisine. Au premier coup d'œil, cela ressemblait assez à un ours... ce n'était que Suky dans l'attitude du désespoir, et enveloppée de son grand fichu, comme d'un manteau de deuil.

« Venue! dit-elle d'une voix sourde.

— Venue... qui?

— Gouvernante, maître.

— Louise? demanda le docteur.

— Non... pas savoir nom... Suky plus dans la cuisine... Suky à la porte.

— Dieu soit loué! où est-elle. »

En ce moment, le docteur vit venir à lui une petite personne, souriante et pimpante, qui, tout d'une haleine, lui débita, dans le plus pur saxon, le discours suivant :

« C'est certainement à M. le docteur Armand que j'ai l'honneur de parler. Moi, je suis la femme de charge que M. le docteur avait chargé M. Dœbler de lui procurer... Veuve du menuisier Grœser, de Saxe-

Meiningen, pour vous servir... mère de dix enfants, tous bien établis à la Nouvelle-Orléans... Ça été dur, mais voilà qui est fait... me voilà maintenant au fin fond des déserts, au service de monsieur... Quant à gouverner une maison, cela me connaît; monsieur pense bien qu'on n'a pas eu huit compagnons et quelques apprentis sous sa direction, sans retordre du fil... ajoutez dix marmots à faire marcher au pas, à soigner, à débarbouiller... d'ailleurs, tous bien venus, tous vigoureux et rudes au travail... L'ainé est employé chez un fabricant de forte-pianos de la Nouvelle-Orléans; Augusta, la seconde, est un beau brin de fille avec une paire de joues comme des coquelicots, et des cheveux... je ne vous dis que ça ! »

Le docteur, abasourdi, ne savait s'il devait rire ou pleurer; à bout de patience, il marcha sur la bavarde avec ce mouvement des bras et ce brrrr des lèvres qu'on emploie pour effaroucher les poules incommodés.

La bonne dame recula; puis elle se mit à rire.

« Monsieur m'a effrayée... là, vrai, j'ai eu presque aussi peur que lorsque les Français sont entrés dans Meiningen... il est vrai que j'étais très jeune, mais déjà formée et fort appétissante; si bien qu'un de ces cuirassiers, à longues queues de cheval sur la tête...

— Allez au diable avec vos cuirassiers; » interrompit le docteur sortant tout à fait de ses gonds. » Vous taisez-vous à la fin?

— Excusez-moi, Monsieur... c'est la première explosion de ma joie d'être arrivée à bon port... Quand mon

cœur déborde, voyez-vous, ça ne s'arrête plus... Savez-vous que c'est fort joli ici? Ma parole d'honneur, je n'aurais jamais cru... »

Le moulin à paroles cessa tout à coup de tourner, car Armand venait de pirouetter sur ses talons en se bouchant les oreilles.

« C'est fini, Monsieur! c'est fini! ne vous fâchez pas! mais, tenez, le mieux est que vous m'interrogiez, car une fois que j'ai la bride lâchée... »

Et M^{me} Grœser se campa les poings sur les hanches, faisant le suprême effort de ne pas achever sa phrase.

C'était une femme d'une taille beaucoup au-dessous de la moyenne, mais svelte encore et pas mal tournée; ses cheveux blonds pendaient en repentirs le long d'un visage passablement frais pour ses soixante-deux ans qu'elle disait avoir; ses yeux pervenche ne manquaient pas de vivacité; la bouche souriait en cœur sur trente-deux dents blanches.

« Diable! » pensait le docteur en la détaillant, « pour une femme au-delà de la soixantaine et qui a fait dix enfants... Je voulais un remède contre l'amour... celui-ci ne sera peut-être pas suffisant. »

La femme de charge attendait toujours:

« Eh bien! Monsieur, dit-elle, si vous ne voulez pas que je parle, parlez au moins vous-même! »

— Madame Grœser, dit Armand, j'ai d'abord deux recommandations à vous faire : la première, de mettre un frein à la volubilité de votre langue; cette prolixité m'agace les nerfs... Vous ferez ce sacrifice pour m'être agréable, n'est-ce pas?

— Certainement, Monsieur, vous n'en doutez pas... je suis sensible comme une tourterelle, j'ai le cœur sur la main, et, du moment qu'il dépend de moi de...

— La seconde, interrompit le docteur, c'est de vivre en bonne intelligence avec la vieille négresse qui, provisoirement, tenait votre emploi... j'ai horreur des querelles, et la discorde est bannie de chez moi.

— Ah! Monsieur, sous ce rapport, permettez-moi de vous dire que vous ne pouviez pas mieux tomber; vous voyez en moi une femme souple comme un gant; je me fais à tous les caractères, je veux tout ce qu'on veut, je... »

Armand se boucha les oreilles pour la seconde fois, et, à partir de ce moment, ce geste fut, tacitement, la digue qu'il suffisait d'opposer à l'inondation de paroles dont il se voyait menacé.

Du reste, comme gouvernante et comme cordon bleu, M^{me} Grasser ne laissait rien à désirer; elle dépassait même, sous ce rapport, ses deux devancières: l'œil à tout, propre à miracle, et si vive, si expéditive, qu'elle en avait même fini avec le gros ouvrage destiné à Suky avant que celle-ci songeât à le commencer.

Le docteur, dont la méfiance s'explique par les déconvenues qu'il venait de subir, le docteur avait été lent à l'apprécier, mais il ne lui en rendait que plus complètement justice. Ses vœux actuels se bornaient à la conserver... peut-être celle-ci ne lui échapperait-elle pas comme les autres; dame, soixante-deux ans et dix enfants, c'était une garantie!

On conçoit que, par reconnaissance et comme en-

couragement, Armand permit à sa gouvernante toutes les distractions compatibles avec le service. Ainsi, cette chère femme aimant l'équitation, le mouvement, le grand air, il était tout simple qu'elle eût une mule à son usage particulier, une mule bien caparaçonnée, qui lui faisait honneur, et sur laquelle, suivie d'Addisson, elle allait quelquefois, pendant la semaine, faire ses acquisitions à la « ville. »

Trois semaines de passées, déjà, depuis l'arrivée de la veuve Gröser, et pas la moindre anicroche ! Armand passait de l'incertitude à la plus entière confiance. Qu'il y eût au monde des gouvernantes infidèles, il en perdait le souvenir, et pourtant l'abandon de Louise Raab lui était longtemps resté sur le cœur.

C'était un dimanche matin, — le dimanche était décidément la journée aux catastrophes, — le docteur avait fait seller son cheval ; il allait faire une visite à un sieur Arnold, dont les terres touchaient aux siennes, et passait un bras dans la manche de son habit, lorsque M^{me} Gröser lui apparut soudain, rayonnante et transfigurée, mais ridicule au possible, en ce sens que, coiffée à l'enfant, toute bouclée comme un chérubin, la brave dame s'était surmonté le chef d'un chapeau de satin rose, haut comme une tour, surchargé de fleurs et de plumes, de rubans et d'un voile de gaze...

La physionomie de la veuve était en rapport parfait avec sa toilette ; toute rose et fleurie, et si étrangement rayonnante que le docteur en resta le bras en l'air, oubliant de passer l'autre manche.

« Monsieur, dit la veuve, une nouvelle ! une grande

nouvelle! j'espère que vous allez partager ma joie... Que j'ai donc bien fait de venir ici ! à la bonne heure, les hommes y ont du goût, il savent apprécier le mérite. l'ardent ! je suis un peu émue... il y a bien de quoi ; un mariage n'est pas une petite affaire.

— Un mariage?

— Oui, Monsieur, je suis fiancée.

— Ce n'est pas fiancée, c'est folle que vous êtes ! on devrait vous mettre aux Petites-Maisons, » dit Armand, stupéfait à ce point qu'il avait toujours une manche de toile et une manche de drap... » Mais, imprudente que vous êtes, vous voulez donc vous rendre malheureuse comme les pierres ? Vous figurez-vous, par hasard, qu'on vous épouse par amour ?

— Et pourquoi pas ? Oui, monsieur Armand, par amour, rien que par amour... si vous nous voyiez ensemble, nous sommes comme deux tourtereaux... il m'aime à en perdre la tête.

— Deux têtes perdues, cela fera un joli ménage... et cet animal curieux s'appelle... ?

— Oh ! monsieur Armand ! » dit M^{me} Grœser en faisant un haut-le-corps qui faillit démolir le monument qu'elle portait sur la tête ; « si vous connaissiez M. Fitzmore... »

— Je ne le connais que trop ! » interrompit Armand, jetant avec colère son habit loin de lui ; « c'est le plus grand ivrogne de tout le pays.

— Dites que c'est un fermier, un cultivateur, dont la ferme prendra bientôt autant d'importance que la vôtre.

— Soit ! prenez vos cliques et vos claques, et faites-moi voir vos talons.

— Non pas, Monsieur, je connais trop les égards que je vous dois... Nous ne nous marierons qu'après les huit jours révolus.

— Je vous en fais grâce... Partez à l'instant, ou je donne l'ordre à un mulâtre de déposer vos bagages hors de l'enceinte.

— Eh bien, monsieur Armand, à vous parler franc, cela me va; j'accepte de grand cœur... M. Fitzmore se chargera volontiers de ma malle et de mes cartons... il est si bon, si obligeant pour moi! Le cher ami grillait de m'épouser aujourd'hui même; je le désirais aussi... mais par considération pour vous... Ah! Monsieur, si vous pouviez seulement vous douter des douces émotions que ressent un cœur bien épris!... Mais vous n'avez jamais aimé, vous!

— Mais partez donc! » dit Armand au paroxysme de la colère.

Et, du doigt, il montrait la porte, par laquelle s'éclipa prudemment la veuve, en disant avec un sourire gracieux :

« Adieu donc! bonne santé je vous souhaite. »

Le sieur Fitzmore attendait devant la porte de l'habitation le doux objet de sa tendresse. Venu dans le pays à l'état de toucheur de bœufs, il s'était bâti une hutte de planches et de branches d'arbre sur un terrain banal; puis il avait semé autour de lui des navets et du maïs. Quant au reste, il grappillait sur le bien d'autrui, vivant surtout de pores qu'il tuait à coups de fusil, et qu'il transportait ensuite chez lui, à la faveur des ténèbres ou du brouillard... Tel était le « fermier » au-

quel la tendre veuve allait confier ses frères destinées.

En voyant le couple baroque prendre, bras dessus, bras dessous, le chemin de l'église, le docteur haussa les épaules et jura ses grands dieux qu'il en avait fini, pour toujours, avec les gouvernantes issues de la Germanie.

Cette fois, il reprit son habit, passa sérieusement les deux manches, ordonna à Suky triomphante de reprendre son harnais de cuisinière, et, piquant des deux, il regagna le temps perdu en un temps de galop.

Son ami Arnold était, après lui, l'un des plus anciens planteurs du pays; il lui avait promis, depuis longtemps, d'aller passer un dimanche chez lui; aussi fut-il accueilli, par toute la famille, avec des cris de joie : « Enfin ! le voilà donc ! quelle charmante inspiration ! Mieux vaut tard que jamais ! »

« Eh bien ! quoi de neuf ? » demanda le vieil Arnold, entraînant son voisin sous l'ombrage épais d'un petit bois de palmiers.

Armand était encore sous l'impression toute fraîche de la scène à laquelle nous venons d'assister; il raconta d'une haleine l'histoire, peu variée, de ses trois femmes de charge, jusques et y compris le départ de la veuve Grosier, bientôt mistress Fitzmore.

« Ne venez-vous pas de prononcer le nom d'un certain Adair ? » demanda Arnold.

— Parfaitement, c'est le suborneur de ma seconde gouvernante. »

Le voisin reprit :

« Cher ami, il y a longtemps que je voulais vous

demander si, lorsque vous avez fait arpenter vos terres, on y a compris un assez vaste espace, limitrophe des miennes, et situé dans un pli de terrain en contre-bas du fleuve?

— Certainement.

— Je vous adresse cette question parce que, d'ordinaire, on arpente en ligne droite, négligeant ces parcelles irrégulières en raison de leur peu de valeur; et cela, d'autant mieux que, le territoire banal étant à la disposition du premier venu, on ne suppose guère qu'elles soient jamais convoitées.

— Le terrain dont vous parlez est excellent, reprit le docteur; il compose plus de cinq cents acres, et je n'aurais eu garde de m'exposer à l'avidité d'un accapareur. Mais où voulez-vous en venir?

— A cette conclusion que, malgré votre prévoyance, on vous a dépossédé.

— Je voudrais bien voir!...

— C'est tout vu, cher ami; et c'est celui-là même, c'est cet Adair, dont vous avez déjà eu à vous plaindre, qui exploite votre terre.

— Vous voulez rire?

— Je parle sérieusement... il l'exploite même très bien, c'est une justice à lui rendre. Je me suis arrêté, l'autre jour, pour admirer ses plantations; vous verrez cela, cher ami... J'ai pensé que ce jeune homme s'était établi là de votre gré.

— Non ! mille fois non !... mais c'est une indignité ! c'est une spoliation manifeste !

— Dans tous les cas, reprit Arnold, je le suppose de

bonne foi; il aura cru à un terrain banal... Sans cela, comment admettre qu'il ait dépensé tant de travail au hasard d'une revendication qui devait se produire tôt ou tard ?

— Et qui se produira pas plus tard que demain.

— En effet, vous êtes en droit de faire saisir la récolte sur pied.

— Et de l'expulser lui-même, » ajouta le docteur en se frottant les mains; « vous me voyez charmé de l'aventure... Ah! le gremlin! ça lui apprendra à m'avoir enlevé Louise Raab !

— Bah ! » dit Arnold en guignant son interlocuteur du coin de l'œil, « ou je vous connais bien mal, ou vous vous contenterez de lui faire payer le terrain ce qu'il vaut.

— C'est une erreur, mon cher Arnold; il me convient d'être bon, mais non d'être dupe... Expulsé, pas plus tard que demain !

— *Quelque mérite, le châtimeut serait un peu bien sévère,* » reprit le vieux brave homme prêchant l'indulgence; « du reste, d'ici à demain, vous réfléchirez : la nuit porte conseil. »

Mais il fallait laisser passer la bourrasque; la veille, peut-être, Adair aurait trouvé grâce; aujourd'hui, une troisième blessure ravivait la seconde, juste au moment où elle allait se cicatriser.

Chez Arnold, on laissa ce sujet de côté; c'était à qui distrairait Armand de ses mésaventures... Tout en faisant un excellent dîner, en humant de délicieux café, on se rappelait gaiement les privations d'autrefois, alors que, à peine installé, on recourait parfois aux procédés

les plus comiques pour remplacer tel ou tel ustensile dont l'absence se faisait trop vivement sentir.

Le temps passe vite en ces réminiscences, si bien qu'il était déjà tard lorsque le docteur prit congé de ses hôtes. Mais à peine seul et livré à lui-même, sa mauvaise humeur reprit le dessus. Aussi, au lieu de retourner chez lui en ligne directe, fit-il un détour par « la ville » pour aller réclamer, du schérif Otley, l'expulsion d'Adair.

Le droit d'Armand étant incontestable, rendez-vous fut pris pour le lendemain, à la première heure, afin de procéder à cette opération quelque peu brutale dans sa légalité.

Revenons à Louise Itaab, qui, ce soir-là même, les traits hagards, les cheveux en désordre, la jupe déchirée aux ronces du chemin, traversait, d'un pas rapide, une lande raboteuse et déserte; d'une main, elle portait avec des précautions infinies, comme si elle avait craint d'en renverser le contenu, un petit vase de porcelaine, et, de l'autre un sac de coton plein de nous ne savons quoi.

Il commençait à faire nuit sombre ; les hiboux entonnaient, aux alentours, leur cri lugubre et de mauvais présage. La jeune femme, accablée de fatigue, n'en redoublait pas moins de vitesse. Où allait-elle ainsi ? nous le saurons bientôt. Parfois, elle levait ses regards vers le ciel, et, d'une voix noyée dans les larmes, elle murmurait : « Mon Dieu, ayez pitié de nous ! »

Enfin, elle atteignit une vallée toute sombre, au fond de laquelle serpentait le Léone comme un ruban d'argent.

Là, à demi cachée dans les roseaux gigantesques, l'attendait une sorte de pirogue, creusée dans un tronc d'arbre, et que le remous des vagues écumantes ballotait à leur gré, comme une coquille de noix.

Louise s'élança dans le canot, détacha la corde qui le retenait au rivage, et, d'un vigoureux coup de pagaie, affronta résolument le courant... Mais le courage ne suppléait ni la force absente, ni le manque d'habitude. Tantôt, le frêle esquif tourbillonnait sur place; tantôt, ingouvernable, il s'élançait comme une flèche dans la direction opposée à celle que la jeune femme voulait suivre.

Cependant, à force de lutter avec énergie, elle finit par atteindre la rive opposée, abandonna la rame, et s'accrocha d'une main au bord de la pirogue, pendant que de l'autre elle saisissait les branches d'arbre qui surplombaient le fleuve. Elle s'arc-bouta ainsi, avec l'obstination du désespoir, jusqu'à ce que le canot touchât le rivage...

« Merci! merci, mon Dieu! » dit-elle du plus profond de son cœur.

Puis, toujours munie du sac et du petit vase, elle s'engagea, en amont du fleuve, dans un étroit sentier hérissé de hautes herbes, jusqu'à ce qu'elle eût atteint un bouquet de noyers, au milieu duquel s'élevait une cabane en planches.

Un énorme terre-neuve s'était élancé au-devant d'elle, accueillant son retour avec de joyeux jappements.

La porte doucement ouverte :

« Arthur, mon Arthur, dit-elle d'une voix épuisée,

me voici... j'ai bien tardé, n'est-ce pas? mais c'est si loin!... je t'apporte du lait, du riz et du gruau de maïs.»

Déjà elle battait le briquet pour éclairer la hutte... puis, s'approchant d'un amas de peaux de buffle sur lequel, pâle et amaigri, gisait le bien-aimé, elle se courba vers lui, l'entourant de ses bras, et lui mit sur le front le plus doux des baisers.

« Cher bon ange! » murmura le jeune homme d'une voix à peine perceptible, « que de peines je te donne et que d'anxiétés je te cause!... il faut me pardonner.

— Te pardonner tes souffrances, pauvre ami, comme si je n'en étais pas la cause indirecte! Car, si, pour moi, pour moi seule, pour accélérer mon bien-être, tu n'avais pas travaillé au delà des forces humaines...

— Chut! veux-tu bien te taire! » interrompit Adair, la bâillonnant d'une main que Louise couvrait de baisers... « Hélas! » ajouta-t-il en regardant, par la porte ouverte, le crépuscule teinté de rouge sombre, « hélas! c'est peut-être la dernière fois que je contemple ce beau spectacle!

— Tu me brises le cœur, » repartit la jeune femme en avalant ses larmes; « pourquoi ces pensées lugubres? es-tu donc plus mal?... Mais non, tu vivras longtemps, bien longtemps, pour notre bonheur à tous deux!... Accorde-moi une seule grâce, mon adoré! permets-moi d'aller demain, de bonne heure, chez le docteur Armand : il est sensible et bon; il viendra à notre aide, il te guérira... que de malheureux n'a-t-il pas arrachés à la mort!... Dis, le permets-tu?

— Non, ma Louise, non! le docteur me hait, il m'a

traité d'aventurier, de suborneur; il ne me pardonnera jamais de l'avoir privé de toi; il ne viendrait pas... Je m'en remets à la grâce de Dieu.

— Que je regrette de t'avoir dit tout cela!... Le docteur entendait parler de toi pour la première fois de sa vie; comment aurait-il pu penser un mot de ce qu'il disait? *il est vil, il s'emporte facilement; mais un instant après il n'y songe plus; c'est le meilleur des hommes...* Eh bien! j'irai demain matin... N'est-ce pas, mon Arthur? »

Le malade ne fit aucune réponse, mais il serra dans la sienne la main de Louise, ce que celle-ci interpréta comme un consentement.

« Maintenant, » reprit-elle, passant à un autre ordre d'idées, « je vais faire infuser du riz et du gruau; mélangées avec du lait, cette tisane te rafraîchira. Les Hamilton se sont mis à ma disposition avec une bonne grâce et un empressement que je n'oublierai jamais. Ils doivent m'envoyer, demain, du lait par leur fils; seulement; je ne sais comment il fera pour traverser le fleuve. Le canot est de ce côté, bien loin, bien loin de l'endroit où nous abordons habituellement. Le courant m'a entraînée; j'ai vu, pour ainsi dire, le moment où la pirogue allait sombrer.

— Quand je pense que tu viens de faire près de cinq milles à pied, aller et retour!

— La belle affaire!... j'en ai fait bien d'autres dans des circonstances moins graves et pour mon plaisir.

— Que Dieu me donne seulement le temps de te témoigner ma reconnaissance!

— Dieu fera tout pour le mieux, mais il ne veut pas que tu t'abandonnes; il faut y mettre du tien... Aide-toi, le ciel t'aidera. »

Louise sortit pour aller préparer la tisane sur un fourneau situé à l'extérieur.

De temps à autre, elle allait jeter un coup d'œil dans la cabane, veillant sur le malade comme une mère sur son enfant.

Les hommes aiment de toutes leurs forces, mais les femmes aiment de tout leur cœur, et quand elles s'y mettent...

Adair dormait d'un sommeil agité, fiévreux, convulsif; des mots inintelligibles erraient sur ses lèvres; ses doigts errants se crispèrent sur la couverture; ses joues plaquées de rouge, son pouls saccadé, n'annonçaient rien de bon.

Louise rentra dans la cabane au moment où le patient se réveillait en sursaut; ce dernier attachait sur elle des yeux brillants de fièvre.

« De l'eau, demanda-t-il, de l'eau froide... je brûle. »

La jeune femme courut à la source voisine.

Après avoir bu avec avidité, Arthur retomba sur la peau de buffle enroulée qui lui servait d'oreiller.

« Ah! que c'est bon! dit-il; ça me soulage. »

Il paraissait sommeiller, mais à chaque instant il essayait de se redresser et redemandait de l'eau, toujours de l'eau.

La fièvre augmentait d'heure en heure.

Vint le moment où Louise n'osa plus quitter le malade, tant elle craignait qu'il ne passât de cette vie dans

l'autre sans qu'elle fût là pour recueillir, au moins, son dernier soupir.

Elle passa une nuit épouvantable, priant, pleurant, passant tour à tour d'une lueur d'espoir au découragement complet.

Vers le matin, la fièvre avait diminué; Adair, épuisé, affaibli, tomba dans une sorte de prostration qui ressemblait à la mort.

Louise n'en pouvait plus; vaincue par la fatigue, elle s'affaissa à côté du patient, et le souvenir de sa détresse profonde se perdit un instant dans un sommeil de plomb.

L'aube blanchissait à peine le seuil de la porte ouverte, lorsque la jeune femme se réveilla, inquiète, effarée, s'indignant contre elle-même de ne pas avoir été plus forte que la nature et de s'être endormie.

Adair continuait de sommeiller; à la pâle lueur de la lampe, on pouvait encore se faire illusion; mais actuellement, au grand jour, la décomposition des traits, les yeux enfoncés dans l'orbite, les soubresauts, les hoquets d'une poitrine haletante, n'accusaient que trop les progrès du mal.

Courir chez Armand, comme Louise en avait manifesté l'intention la veille, laisser Arthur seul en un pareil état, était-ce possible? Et pourtant...

Soudain, le malade se réveilla comme d'un rêve pénible, il promena autour de la hutte de grands yeux hagards et inquiets, comme s'il cherchait quelqu'un.

« Louise? murmura-t-il.

— Je suis là près de toi, mon aimé, je ne te quitte pas... Comment te trouves-tu?

— Soif! toujours soif! »

La jeune femme avait rapporté de chez les Hamilton des citrons et du sucre.

Elle prépara de la limonade.

« Il me semble boire la vie! » disait le patient.

Ses longs cheveux noirs étaient collés par mèches sur son front humide et froid. Louise les écarta pour trouver la place d'un baiser.

« Tâche de sommeiller encore un peu, dit-elle tendrement; cela ranime tes forcés; plus tard, je te donnerai un peu de gruau. D'ici là, je vais cuire du pain et faire du café... tu l'aimes... l'envie te prendra peut-être d'en boire une gorgée. »

La jeune femme sortit, suivie de Néro, le terre-neuve, qui s'étendit devant le foyer pendant qu'elle vaquait à ses occupations.

Quand elle rentra, le malade avait obéi; il dormait, ou peut-être; pour ne pas inquiéter Louise durant sa besogne, faisait-il semblant de dormir. Celle-ci venait à peine de s'asseoir pour prendre son léger repas du matin, lorsque Néro bondit hors de la cabane en aboyant furieusement.

« Quelqu'un doit venir dans cette direction, » dit Arthur, essayant en vain de se soulever... « Louise, vois ce que c'est; rappelle le terre-neuve, il est très dangereux. »

Louise sortit, mais Néro était déjà loin. Ses aboiements venaient de la lisière du bois, lequel commençait à peu de distance de la cabane, en sorte qu'il était impossible de se rendre compte des motifs qui surexcitaient la colère du chien.

La jeune femme prit le sentier qui conduisait à la forêt. A peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle vit trois cavaliers sortir des derniers fourrés.

Dans le premier, elle reconnut Armand.

Les deux autres étaient le schérif Otley et un constable.

Si Louise avait pu se douter l... mais elle crut à un miracle du hasard, et se précipita vers le docteur comme à l'apparition d'un ange tutélaire.

« C'est le Tout-Puissant qui vous envoie, s'écria-t-elle; qu'il soit glorifié!... Oh! Monsieur, venez!... venez! vous allez sauver un pauvre malade qui se meurt... M. Adair est à l'agonie! »

Elle ne put en dire davantage.

Mais les deux mains du docteur, qu'elle pressait convulsivement dans les siennes, ses yeux suppliants et remplis de larmes, achevaient assez d'expliquer la situation.

Devant cette poignante image du désespoir, le docteur recula d'épouvante.

« Pauvre enfant, dit-il avec une émotion véritable, dans quelle situation je vous retrouve!... pourquoi ne m'avoir pas fait appeler? »

— Nous n'osions pas...

— Pour quel monstre me prenez-vous donc?... où est le patient?

— Hélas! dans la cabane que vous voyez là-bas... Mon Dieu! mon Dieu! pourvu qu'il ne soit pas trop tard! »

Louise courut devant pour montrer le chemin.

« Cher Otley, » recommanda le docteur au schérif en descendant de cheval, « pas un mot, n'est-ce pas ? du motif qui nous amenait ici. »

« Arthur, dit Louise, la Providence nous envoie le docteur Armand... il vient à notre secours. »

Le jeune homme se souvint des méchants propos du docteur; aussi ne put-il se défendre de jeter sur lui un regard où se mêlait le reproche. Mais, bientôt, ses yeux se tournèrent vers Louise et se remplirent de larmes.

Armand devina.

« Monsieur Adair, dit-il, je commence par vous demander pardon de vous avoir méconnu; veuillez ne l'attribuer qu'à un premier mouvement de mauvaise humeur... Si j'avais eu l'occasion de vous apprécier plus tôt, cela ne serait pas arrivé. »

Le jeune homme essaya de soulever une main pour la tendre au docteur.

Ce dernier s'en empara, et profita de la circonstance pour tâter le pouls.

Puis, après avoir adressé au patient les questions d'usage sur la nature du mal et sur ses prodromes :

« Cher monsieur, reprit-il, prenez bon courage; il n'y a pas lieu de vous désespérer. Vous avez le typhus, et je prends l'engagement de vous guérir, mais à une condition : c'est que vous ne resterez pas un jour de plus dans cette cabane, où l'humidité et le brouillard, pénétrant par la porte forcément ouverte, vous tueraient infailliblement.

— Où et comment le transporter ? se lamentait Louise.

— Ceci est mon affaire, » dit Armand.

Et prenant le schérif à part :

« Cher Otley, ajouta-t-il, vous allez me faire le plaisir de passer au plus tôt chez Arnold... Priez-le, de ma part, de m'envoyer son chariot couvert; on en remplacera le siège par une litière de feuilles de maïs... Il y va de la vie d'un homme... Je vous serai bien reconnaissant.

— Cela me va mieux que la corvée dont j'étais chargé, » répondit le schérif, repartant au galop.

« Maintenant, » dit le docteur à Louise en rentrant dans la hutte, « préparez ce que vous avez besoin d'emporter; on va venir vous chercher tous les deux pour vous conduire chez moi... Une fois là, M. Adair sera bientôt guéri. »

La jeune femme voulut répondre, mais les larmes étouffaient sa voix; elle tendit ses mains jointes vers le sauveur d'Arthur, et le remercia d'un regard où se révélait toute son âme.

Moins d'une heure après le départ du schérif, arriva M. Arnold, amenant lui-même le véhicule demandé; et comme le docteur lui aidait à descendre :

« Eh bien! avais-je raison? » demanda le malicieux vieillard avec son bon sourire; « Otley m'a tout raconté... Voilà une singulière façon d'expulser les gens.

— Dame, que voulez-vous, cher ami?... Ah! par exemple, si je l'avais trouvé bien portant...

— A mon chariot près, reprit Arnold, c'eût été absolument la même chose... A propos, avez-vous examiné, en venant, les plantations de ce pauvre garçon?

— Oui, c'est un gaillard qui s'y entend; quand il

sera sorti d'affaire, nous en ferons quelque chose... Mais hâtons-nous avant que la fièvre le reprenne et qu'il fasse plus chaud. »

Après avoir étendu une peau de buffle et une couverture sur les feuilles de maïs, Armand et Arnold transportèrent délicatement le malade sur cette couche improvisée; on arrima le léger bagage derrière la voiture; Louise y monta et s'installa de façon à faire au bien-aimé un dossier de son bras, pour le préserver des cahots.

Pendant qu'Arnold conduisait avec mille précautions, tournant les ornières, évitant les racines qui sortaient de terre comme des tronçons de serpent, le docteur avait pris les devants.

Deux ou trois fois, il fallut s'arrêter parce que le jeune homme tombait en syncope.

Enfin, on atteignit l'habitation d'Armand... Pendant qu'on préparait à la hâte une chambre pour le malade, celui-ci fut provisoirement déposé sous la véranda.

Quoique bien souffrant, à peine était-il assis à l'ombre dans un grand fauteuil, qu'il fit signe à Louise d'approcher. Pour un moment, la puissance du souvenir triomphait du mal.

« Te rappelles-tu? dit-il; ici...? pour la première fois... »

C'était de là, en effet, que datait l'étincelle électrique qui les avait rivés l'un à l'autre.

Franchissons quelques jours.

Suky, — disons-le à sa louange, — Suky, malgré sa rivalité passée, ne savait qu'inventer pour témoigner de

son dévouement au malade et à la « bonne lady, » comme elle appelait l'ancienne gouvernante. La nuit, elle apportait une couverture, et se couchait, comme un caniche, sur le seuil de la chambre, pour être debout au premier appel.

Adair revenait insensiblement à la santé; les accès de fièvre perdaient de leur violence. Les nuits, au lieu d'être l'heure redoutée du délire et des lourds cauchemars, amenaient un sommeil paisible et réconfortant.

Au comble du bonheur et de la gratitude, que pouvait faire Louise, si ce n'est saisir toutes les occasions de se rendre utile et de remettre sur l'ancien pied la maison du libérateur? Aussi n'y manquait-elle pas.

Vers le même temps, un curieux procès mettait en émoi toute la petite ville; il s'agissait de la veuve Græser, actuellement mistress Fitzmore, actionnant son mari devant le tribunal pour « sévices graves et mauvais traitements. »

Ce cher bien-aimé, au dire de la plaignante, avait voulu astreindre au labourage sa tendre moitié. Celle-ci, peu compétente en ce genre de besogne, s'était regimée; si bien que le brutal l'avait tout simplement attachée à la queue d'un bœuf, moyennant quoi, l'un traînant l'autre, ils suivaient naturellement tous les deux le même sillon.

Soumise, elle l'avait été à peine pendant son premier mariage, alors que le défunt ne manifestait pourtant que des exigences raisonnables. Comment aurait-elle subi le honteux accouplement que prétendait lui imposer l'époux actuel?

Le tribunal partagea l'avis de la plaignante ; il déclara le mariage dissous et condamna Fitzmore à six mois de prison. Mais comme, pendant ce temps, il aurait fallu le nourrir, la foule, après en avoir délibéré en place publique, jugea plus économique de le dépouiller de ses vêtements, de l'enduire de miel, de le rouler dans la plume, et de le chasser ainsi de la colonie, à l'état de volatile.

La veuve Grœser-Fitzmore était donc libre pour la deuxième fois : avis aux amateurs... Et, de fait, elle ne tarda pas à entrer au service d'un sieur Popes, également veuf, ce qui autorisait à supposer que, avec le temps, de l'adresse et de bons petits plats éloquentes, elle pourrait bien finir par passer de la cuisine au salon.

A peu près à la même époque, l'union de Théodora Flœté, la première gouvernante du docteur, se dénouait aussi, mais d'une façon plus romanesque. Ainsi, par une nuit sans lune, elle profitait du sommeil aviné de son beau Léandre, pour suivre, à l'état de troisième épouse à la suite, un jeune mormon qui l'entraînait, par les Cordillères, jusqu'au Lac-Salé, pépinière du mormonisme.

Chassés des États-Unis par le fer et le feu, un certain nombre de ces sectaires de la polygamie passaient là sous la conduite du capitaine White, et cette délicieuse Théodora en avait profité pour se faire mormonne.

Ce que c'est que le hasard... et les femmes sensibles !

V.

Pendant qu'Arthur Adair revenait à la santé, ses plantations de coton prospéraient à miracle, elles étaient couvertes de flocons aussi blancs que la neige.

Le moment de la récolte était venu, mais Armand n'avait pas encore assez de confiance dans les forces du convalescent pour lui permettre de s'en occuper lui-même.

Il en chargea un de ses nègres, l'ami Arnold en fournit un autre, et la besogne commença, besogne laborieuse, à laquelle Adair n'aurait certainement pu suffire, car, chaque matin, et pendant trois mois entiers, renaissant d'eux-mêmes, comme le phénix de la Fable, on trouvait de nouveaux flocons sortant des capsules.

Tous les jours, après le déjeuner, Arthur allait régulièrement faire un tour par là, et se récréer le cœur à l'aspect de toutes ces richesses fécondées à la sueur de son front.

Parfois, Louise l'accompagnait, et alors le bonheur se doublait.

Mais le plus heureux des trois était peut-être Armand, dont ce bonheur était l'ouvrage, et qui en suivait les développements avec une sollicitude pleine de charme.

Tout a une fin, même les récoltes abondantes. Le docteur songea à profiter de l'interruption des travaux

champêtres pour parfaire l'établissement de son protégé; il se concerta avec ses plus proches voisins, stimula leur zèle, obtint leur concours, donna le sien tout entier, bien entendu, et, un beau matin, le premier coup de pioche entama le terrain où devait bientôt s'élever un confortable et spacieux blockhaus à l'usage des « futurs » époux :

On se rappelle que M^{lle} Raab n'avait abandonné la maison du docteur que pour aller s'établir au chevet d'un malade, et que, par conséquent, les fiancés n'avaient eu ni le cœur au mariage, ni le loisir d'y songer.

Après le blockhaus vinrent les annexes, c'est-à-dire le séchoir, la cuisine, la laiterie, l'office; puis le tout fut enclos d'un élégant treillage.

Le docteur et son ami Arnold se retrouvaient là presque tous les jours, stimulant, inspectant les travaux. Parfois Arnold souriait, et Armand lui demandait pourquoi.

« Je pense toujours à votre manière d'expulser les gens, » répondait le digne homme.

Et le docteur de l'envoyer au diable avec impatience.

Ce bourru bienfaisant avait un instant songé à ne pas révéler aux destinataires l'attention gracieuse dont ils étaient l'objet. Sa joie eût été de les emmener un matin comme pour une promenade, de les diriger comme par hasard du côté de leur ancienne cabane, de jouir de leur surprise et de leur dire : « Vous êtes chez vous. »

Mais Arthur n'était pas homme à se désintéresser de ses terres, fussent-elles récoltées et en jachère, à ce point de rester si longtemps sans les visiter.

Toutefois Armand avait stipulé que, comme ces statues dont on attend l'inauguration pour les dégager du voile qui les recouvre, l'œuvre resterait interdite aux intéressés jusqu'à l'achèvement complet.

Or, c'était bien le moins qu'on souscrivit à cette exigence.

Le grand jour arriva, et nous renouons à dépeindre avec quels transports de reconnaissance Adair et sa promise, — de spoliateurs sans le savoir qu'ils avaient été, — se virent les propriétaires, désormais légitimes, du spacieux domaine que leur octroyait la libéralité du docteur.

Quelques semaines plus tard, il y avait grande fête chez Armand; au sortir du temple, on y célébrait, le verre à la main, l'union des jeunes époux.

Le soir, on les escorta en grande pompe jusque « chez eux. »

Armand, déjà riche, venait d'ajouter à sa fortune un trésor aussi rare que précieux : l'absolu dévouement de deux braves cœurs.

Louise partie, cela ne l'empêchait pas de rester sans gouvernante, sous la tutelle de Suky... Mais la Providence lui devait un dédommagement; elle s'acquitta de sa dette en lui faisant jeter son dévolu sur une jeune « quarteronne » qui le dédommagea largement des trois épreuves qu'il venait de subir.
